

# La Vie Populaire

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS : Un an, 12 fr. ; Six mois, 7 fr.

UNION POSTALE : Un an, 16 fr.

JOURNAL ILLUSTRÉ

Paraissant le Mardi et le Vendredi

A. FAYARD, directeur, 78, b<sup>d</sup> St-Michel Paris.

Le Numéro : 10 Centimes

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

## Syndon à l'audience



C'est un drame passionnel par excellence qui va se dénouer dans la magnifique salle des assises du Palais de Justice de Rouen. Le crime de Syndon est grand, mais il se trouvait dans une atroce situation morale. A cette heure suprême, il ne nous appartient pas d'émettre un avis quelconque sur le plus ou moins de culpabilité de l'accusé : même, quand tous les éléments du procès auront été mis au jour de l'audience, les jurés de Rouen ne s'en trouveront pas moins en présence d'un redoutable problème de psychologie.

## LE DRAME D'ETRETAT

### Syndon en Cour d'Assises

Le revolver de l'amant. — La scène du meurtre. — Les explications de Syndon. — Un mystère éclairci. — La lettre compromettante. — Question de responsabilité. — Le docteur Bérillon et les graphologues. — Ce que dit l'écriture. — L'épilogue d'un drame passionnel.

Au moment où Syndon, le triste héros du drame d'Étretat comparait devant le jury de la Seine-Inférieure, il n'est pas sans intérêt de rappeler le crime qui amène devant la cour d'assises un peintre dont les œuvres furent remarquées et qui, dans un moment d'aberration, a brisé à jamais un avenir plein de promesses.

Ce drame qui est encore présent à toutes les mémoires s'est déroulé le 21 septembre dernier sur la route de Fécamp.



Syndon.

Il était environ sept heures du soir.

M. David se promenait avec sa femme quand soudain, comme ils arrivaient devant la villa Orphée, propriété de la famille Offenbach, un homme se présenta devant eux.

C'était Syndon. Les deux hommes eurent ensemble une vive altercation.

A un moment, Syndon, au paroxysme de la fureur, tira de sa poche un revolver et en déchargea les six coups sur M. David qui poussa un grand cri et s'affaissa au fond du fossé qui borde la villa Orphée.

Puis le meurtrier, jetant son arme par-dessus une haie, s'enfuit affolé dans la direction de Bordeaux Saint-Clair, où il se constitua prisonnier.

La victime fut relevée et transportée à son domicile, villa Louise.

On constata que M. David avait été atteint par tous les projectiles.

Deux balles avaient pénétré dans les jambes, une dans l'avant-bras et les trois autres en pleine poitrine.

La mort avait été instantanée, ainsi que le déclara le docteur Fidelin appelé pour constater le décès.

M. David était âgé de quarante-cinq ans.

Il était très connu à la Bourse où il jouissait d'une excellente réputation.

#### Le meurtrier.

De l'enquête à laquelle on se livra, on apprit que Syndon était un intime de la famille David.

Il était entré en relations avec elle par l'entremise d'un amiral qui avait demandé pour lui un transport gratuit pour San-Francisco.

En effet, la famille de M. David s'occupe de transports maritimes.

Quand il revint en Europe, Syndon alla remercier M. et Mme David et, pour leur manifester sa reconnaissance, il fit les portraits de Mme Lucien David et de son fils aîné.

Des relations suivies s'établirent.

Syndon, devint un commensal assidu de la maison.

Son couvert était toujours mis 23, rue Galilée.

Il était l'ami des enfants auxquels il donnait des leçons de peinture.

Au physique, Syndon est de taille moyenne,



La villa David, à Étretat.

maigre, pâle, très brun avec des yeux noirs très intelligents.

Bien qu'agé de trente-cinq ans, il paraît très jeune.

Aussitôt son crime accompli, Syndon, comme nous l'avons dit plus haut, s'était constitué prisonnier à Saint-Clair.

Fouillé immédiatement, il fut trouvé porteur d'un trousseau de clefs, d'une bourse en métal et d'un portefeuille renfermant deux photographies (celles de Mme David).

Les gendarmes commencèrent l'interrogatoire du meurtrier qui déclara ceci :

— Je reconnais avoir déchargé mon revolver sur M. David. Je suis parti de Paris ce matin par le train de dix heures vingt-cinq et suis arrivé à Étretat à cinq heures trente du soir. Je désirais voir Mme David.

Je me suis rendu à la villa Louise et j'ai demandé à parler à Mme David.

Elle était absente.

On m'a dit qu'elle était partie au casino avec son mari.

Je les ai attendus quelques instants, puis, ne les voyant pas venir, je suis allé au devant d'eux sur la route d'Étretat.

Interrogé sur les motifs qui l'avaient poussé à assassiner M. David, Syndon se renferma dans le mutisme le plus complet.

#### L'enquête.

Les renseignements que l'on recueillit sur l'assassin furent assez favorables.

Syndon n'était pas un besogneux comme on l'avait cru au début.

Boulevard Exelmans, où il avait son appartement, le peintre était très estimé.

C'était un homme tranquille qui passait ses journées à travailler dans son atelier de l'avenue de Versailles.

Comme il payait régulièrement son terme, il avait l'estime de sa concierge.

Cependant, au milieu de cette vie calme, un mystère planait.

Chaque jour, à trois heures de l'après-midi, une femme élégante, qui paraissait âgée d'une trentaine d'années, arrivait en voiture boulevard Exelmans.

Elle montait chez le peintre où elle restait jusqu'à cinq heures.

Mais un jour, brusquement, la belle inconnue cessa de venir.

Quelle était cette femme ?

La sœur de Syndon, qui paraît avoir été au courant de l'intrigue nouée par son frère, n'a pas craint de la nommer.

« Cette femme, a-t-elle dit, était Mme David.

Son mari voulait faire croire que c'étaient les prétendues assiduités dont mon frère entourait sa fillette qui l'avaient forcé à le chasser de la maison.

Ce reproche abominable a dû toucher mon frère au plus profond de l'âme.

C'est ce qu'il l'a poussé à commettre son crime.

Et il fallait qu'il fût vraiment courroucé, car c'est au fond le garçon les plus doux du monde. »

Mme David interrogée sur ses relations avec Syndon, répondit qu'elle avait pour l'artiste beaucoup de sympathie, mais que jamais il n'avait été questions d'amour entre eux.

De son côté Syndon se refusait à reconnaître que Mme David avait été sa maîtresse.

Une lettre trouvée sur le lieu du crime sembla éclaircir d'un jour nouveau la genèse de ce drame.

Cette lettre était adressée par le meurtrier à Mme David et était conçue en termes aussi tendres qu'affligés.

D'autre part, un ami de Syndon, M. Bossard a fait à M. Flory, juge d'instruction le récit suivant :

« J'ai vu, a-t-il dit, M. David guetter fiévreusement l'arrivée de mon ami à quelques pas de son atelier.

Je ne connais l'altercation qui a eu lieu entre eux que par le récit que m'en a fait ensuite Syndon.

Dès qu'il l'eut aperçu, M. David se jeta sur lui et lui porta de violents coups de canne.

— Non content d'avoir ma femme, vous voulez ma fille, lui cria-t-il.

— Malheureux, répondit Syndon, si vous n'étiez pas le mari de la femme que j'aime, je vous casserais à mon tour ma canne sur le dos.

M. David alla se réfugier dans un café où l'attendaient deux de ses amis.

Syndon le poursuivit jusque-là, puis il revint me trouver.

Son état d'exaspération était extrême.

Le surlendemain Syndon recevait une lettre d'Étretat et disait devant moi : « La malheureuse ! elle se perd ! »

Quelques heures plus tard, il prenait le train.

#### La lettre révélatrice.

C'est à M. Tassard, juge d'instruction au Havre, qu'était réservé le soin de faire la lumière sur ce drame.

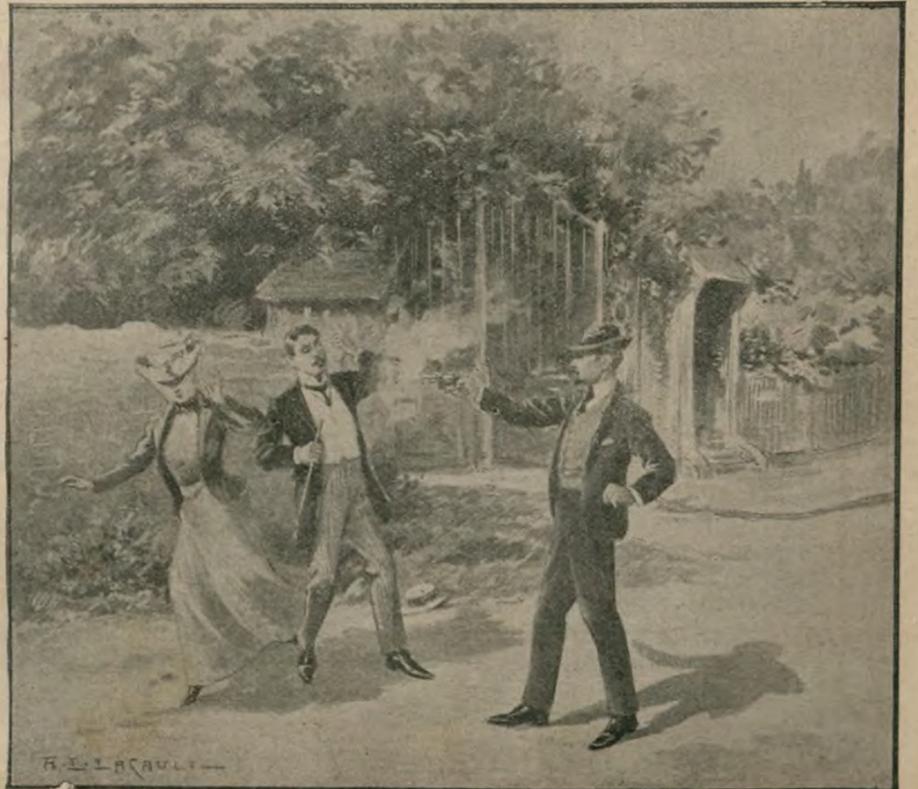
Il a procédé en présence de l'accusé à l'ouverture d'un dossier soigneusement scellé dans lequel se trouvait le contenu de la lettre déchirée sur la route d'Étretat et dont les morceaux avaient été retrouvés et soigneusement réunis.

Cette lettre répondait à un billet de Mme David et émanait de Syndon.

Il affirmait n'avoir fait à son mari aucune révélation et il ajoutait : « David m'a dit que j'étais ton amant et il m'a menacé de me tuer.



Mme David.



Le crime.

« Il a ajouté que je désirais faire de ta fille ma maîtresse et la colère s'est emparée de moi. »

Il résulterait donc du contenu de cette lettre que c'est à la suite de la scène qui se produisit, devant l'atelier de l'avenue de Versailles, entre M. David et lui, que Syndon jura de se venger.

Cependant, jusqu'à sa comparution en cour d'assises, Syndon a nié avoir eu des relations intimes avec Mme David.

« — Je l'aimais comme une camarade, a-t-il déclaré, mais jamais il ne me serait venu à l'esprit d'en faire ma maîtresse.

C'était une femme aimable, intelligente, une nature d'élite avec laquelle j'aimais à m'entretenir.

Nos deux esprits fraternisaient.

Nous avions les mêmes idées, les mêmes goûts.

Quelquefois, elle venait me voir chez moi et restait là à me regarder peindre, me demandant des

Et il a cité à l'appui de son opinion le cas de ce phthisique qui, au sanatorium de Leysin — où précisément Syndon a fait une cure — tira plusieurs coups de revolver sur le médecin-chef et le tua.

### L'écriture de Syndon.

Puisque l'on admet assez généralement aujourd'hui que la graphologie est presque devenue une « science exacte » et que l'on peut, grâce à elle, déterminer les penchants et les actes d'un individu, nous avons cru intéressant de reproduire ici quelques lignes de Syndon en les faisant suivre des judicieuses remarques d'un graphologue distingué.

« — Cette écriture, a dit le savant expert, est celle d'un homme à l'imagination vive, mais à l'esprit inquiet.

La terminaison des lettres indique de la finesse et un grand penchant pour l'art.

La volonté est agressive et violente.

Le cœur qui est excellent, ne peut dominer les passions.

Cet homme est appelé à commettre un acte de violence.

Il est d'ailleurs continuellement dans un état de surexcitation nerveuse continuel.

L'irrégularité des lettres, les espaces qui séparent les phrases, les traits bizarres qui terminent les voyelles, tout cela dénote un esprit irrésolu et violent.

Cette écriture en un mot est celle d'un homme agité, tourmenté, bilieux, malade, d'un déséquilibré dominé par les nerfs. »

Le graphologue, comme on le voit, est d'accord avec le docteur Bérillon pour recon-

naître en Syndon une victime de la mystérieuse névrose.

Mais la justice qui tient à peine compte des rapports médicaux daignerait-elle s'arrêter à l'opinion des docteurs en graphologie!

Syndon est maintenant devant ses juges.

Sortira-t-il enfin de la réserve imprudente autant qu'inutile qu'il s'est imposée jusqu'alors ou avouera-t-il franchement le motif qui l'a poussé au crime?

En tous cas, la comparaison de Mme David, la seconde victime du drame d'Étretat, ne sera pas un des actes les moins émouvants de cette sombre tragédie faite pour tenter la plume des psychologues.

Car il y a là une tranche de vie poignante, pénible, une atroce situation d'amour compliquée de névrosisme et de folie!

MAURICE THÉZAN.

mais sa femme reparaisait, ce qui était une éventualité qui devenait invraisemblable de plus en plus.

Nanteuil resta avec son beau-père jusqu'à l'heure de son coucher, le fatiguant inutilement de ses protestations intéressées.

Car M. Aubry, brisé par la douleur, anéanti par tant d'épreuves successives, n'entendait cet hypocrite bavardage que comme un bruit confus.

Sa pensée était ailleurs, c'était la morte qu'il voyait, et c'était aux disparues, à sa fille et à sa petite-fille qu'il songeait encore.

Lorsque le mari de la folle, étant enfin parti, se retrouva seul dans la rue du Faubourg-Saint-Antoine, il lui revint à l'esprit tout à coup un mot inquiétant que lui avait dit Maxime Rambaud, au cimetière du Père-Lachaise, pendant que son beau-père montait dans la voiture de deuil :

« — Je crains, avait dit ce brave garçon, que M. Aubry ne se relève pas de ce nouveau malheur... Il a bien mauvaise mine... »

En se rappelant cette phrase, le gendre se sentit pâlir.

C'est que, si son beau-père mourait, les héritiers, des cousins éloignés, exigeraient immédiatement la nomination, par le Tribunal, d'un administrateur de la dot.

Nanteuil se demandait si, par hasard, Maxime Rambaud n'avait pas eu une intention ironique en lui disant cela?

Et il grinçait des dents, en cherchant des yeux une voiture sur la place de la Bastille.

C'est que, si cette nouvelle catastrophe se produisait avant qu'il eût eu le temps de capter l'esprit de M. Aubry, il se voyait coulé, perdu...

Car sa clientèle, au lieu d'augmenter, se faisait rare.

Il était devenu paresseux, irrégulier.

Le matin où le directeur de la maison de santé de Passy était venu le prévenir que la pauvre Geneviève s'était évadée, il n'était pas sorti pour faire des visites urgentes.

S'il n'était pas chez lui, c'était, à la vérité, parce qu'il n'était pas encore rentré.

Non seulement il vivait sur les revenus de sa femme, mais il était en train de faire des dettes.

Il se trompait pourtant, et Maxime Rambaud s'était également trompé sur l'état de l'industriel.

M. Aubry était affaibli, certainement, mais il était surtout découragé.

N'ayant plus personne à aimer, il prit en aversion cette maison du faubourg Saint-Antoine où il avait été si malheureux.

Sa fabrique ne l'intéressait plus.

Et, sans se confier à son gendre, il résolut de passer à un autre la suite de ses affaires.

Quel ne fut pas l'étonnement de Nanteuil, deux mois après la mort de sa belle-mère, d'apprendre que son beau-père avait vendu la fabrique de bronzes...

Et que l'acheteur, le successeur, était... Maxime Rambaud!

Un dimanche, le gendre, qui ne laissait plus passer une semaine sans rendre visite à M. Aubry, trouvait chez son beau-père, rendu avant lui, son ancien garçon d'honneur, qui lui annonçait ce gros événement comme s'il ne se fût agi que de l'achat d'une simple bicoque.

L'acte de vente avait été signé, dans la matinée même, par devant notaire.

Maxime Rambaud devenait propriétaire de l'immeuble, très important, du matériel et de la clientèle de la fabrique, pour la somme ronde de onze cent mille francs.

Comme le médecin jetait un regard inquiet à son beau-père, craignant qu'il ne se fût laissé entortiller par celui qu'il considérait toujours comme un aventurier, et un risque tout, Rambaud ajoutait négligemment :

« — Je dois te dire, mon bon Nanteuil, que j'ai payé comptant, en un chèque sur la Banque de France.

Le médecin en avait la chair de poule.

Quel allait donc être le capital entier constituant la fortune du père de Geneviève, cette fortune que convoitait son avidité?

Le nouveau maître de la fabrique de bronzes parlait sans embarras, avec une simplicité très calme, de cette grosse affaire.

*Handwritten text in French, likely a transcription of the original document's handwriting. It includes phrases like "à la suite de la scène", "le motif qui l'a poussé au crime", and "une tranche de vie poignante".*

L'écriture de Syndon.

renseignements sur mon art ou critiquant quelque tableau dont les détails l'intéressaient.

M. David prit ombrage de cette amitié.

Il crut que sa femme le trompait avec moi.

S'il était venu me trouver et s'il m'avait demandé des explications, je les lui eusse fournies et peut-être l'aurais-je convaincu.

Au lieu de cela, il s'est présenté chez moi accompagné de deux amis et m'a frappé en m'accusant d'être l'amant de sa fille!

Je n'ai pas supporté cet outrage...

C'en était trop.

Mon cœur s'est soulevé de dégoût à ce reproche et j'ai pour ainsi dire complètement perdu la raison.

Après cette scène tout était fini pour moi.

Je ne devais plus revoir Mme David et je restais sous le coup d'une accusation qui m'exaspérait.

Je me contins longtemps, mais enfin, n'y tenant plus, je me rendis à Étretat...

On sait le reste. »

### Les causes du meurtre.

Dans ces déclarations qui sont fausses, à n'en pas douter, en ce qui concerne sa liaison avec Mme David, Syndon insistait, comme on le voit sur les reproches à lui adressés par M. David.

C'est de ces reproches qu'il a voulu, dit-il, tirer vengeance.

Mais, il est trop visible qu'il a agi sous l'empire de la jalousie et que, voyant lui échapper celle qu'il aimait, devenu fou, il a voulu supprimer l'obstacle : le mari.

D'ailleurs, n'a-t-il point affirmé, lors de son arrestation, qu'il n'était venu à Étretat que pour voir une dernière fois Mme David?

Peut-être espérait-il la décider à quitter son mari et à fuir avec lui.

Après avoir acquis la certitude qu'elle ne voulait point l'entendre, il aurait, dans un moment de folie, tué M. David.

Et son acte est bien en effet celui d'un fou.

Il ne se contente pas de tirer une balle ou deux sur sa victime, il décharge son revolver.

Malgré lui, sa main presse la détente et son crime accompli, il s'enfuit en courant.

C'est donc bien un drame passionnel que la Cour d'assises de Rouen juge aujourd'hui.

Reste à savoir si les jurés rouennais se montreront pitoyables envers cet égaré dans lequel certains médecins ont cru reconnaître un névrosé, un déséquilibré pour ainsi dire irresponsable.

Le docteur Bérillon n'a-t-il pas déclaré que Syndon était tuberculeux et comme tel sujet à des troubles cérébraux?

## LA FAUTE DE GENEVIÈVE

GRAND ROMAN DRAMATIQUE INÉDIT

PAR

MARCEL de PRÉMARIE

XI

RETOUR... (Suite).



Le gendre infâme avait conduit le deuil à côté de son beau-père.

Il ramena M. Aubry du cimetière du Père-Lachaise au faubourg Saint-Antoine.

Dans son insatiable convoitise, il faisait un nouveau calcul.

C'était de flatter l'industriel, de le circonvenir, à présent qu'il était seul, si bien que celui-ci en arrivât à le considérer comme son fils et à le faire peut-être son héritier.

Oui, s'il manœuvrait assez habilement, cette perspective n'était pas irréalisable.

Et, alors, il avait tout, incontestablement, n'ayant de comptes à rendre qu'à Geneviève, si ja-

— D'abord, disait-il, il est entendu que je conserve tout le personnel d'une maison qui marche admirablement.

Et, d'ailleurs, M. Aubry veut bien rester avec moi pendant quelques semaines, pour me mettre au courant et me présenter à ses principaux clients.

Puis, ces jours-ci, nous assisterons au mariage de cette bonne Annette qui épouse un des contre-maîtres de la fabrique.

Ensuite, les deux époux, accompagneront leur patron à Saint-Mandé où il va se retirer dans une villa que nous avons visitée ensemble et qui lui plaît.

Annette n'abandonne pas son maître, et, Saint-Mandé n'étant pas loin, le mari de cette excellente fille pourra venir tous les matins ici et retourner chez lui tous les soirs.

Rambaud continuait de parler, pendant le déjeuner :

— M. Aubry voulait conserver des intérêts dans mes affaires...

Mais je l'en ai dissuadé...

Tu sais que, par tempérament, je suis un peu aventureux...

Déjà, je possède, à quelques lieues de Paris, sur la ligne du Nord, une autre fabrique assez considérable, et dans laquelle sont engagés de gros capitaux.

S'il m'arrivait des désagréments, car l'industrie est exposée à des à-coups, souvent, je ne veux pas que les intérêts de M. Aubry puissent être compromis dans mon désastre.

Nanteuil écoutait cela, envieux, les yeux brillants.

Il couvait du regard son beau-père, qu'il supposait riche de plusieurs millions.

Des millions qu'il fallait essayer de conquérir...

Et Annette, qui examinait cet homme en servant, semblait deviner tout ce qui se passait dans sa vilaine âme...

## XII

### MADemoiselle Thérèse

Dans une petite cuisine d'une exquise propreté, une jeune fille au profil charmant, avec des cheveux d'un blond admirable et des yeux bleus d'une douceur triste et résignée, venait d'allumer le feu dans un des fourneaux du potager.

Elle était en jupon de laine, avec une camisole fermée qui laissait à peine deviner la blancheur laiteuse du cou délicat.

Le feu étant pris, elle plaçait sur un trépied une grande bouillotte pleine d'eau, lorsqu'un léger bruit la fit tressaillir.

C'était un pas un peu lourd, dans l'escalier.

Et une dame d'une cinquantaine d'années, aux cheveux gris, un peu forte, la figure empreinte de bonté, paraissait à la porte de la cuisine, en peignant du matin.

— Comment, Thérèse!... Vous êtes déjà levée, mon enfant?

Thérèse baissa la tête comme une coupable, en murmurant :

— Oui, Mad...

— Thérèse! fit la dame d'un ton de reproche.

La jeune fille se reprit en rougissant :

— Oui, ma... tante.

A la bonne heure! dit la dame avec un bon sourire.

Et elle ajoutait :

— Alors, embrassez-la, votre tante, si vous l'aimez bien...

La jeune fille s'avança vers elle, avec un empressement où il y avait pourtant une timidité visible.

Elles s'embrassèrent avec effusion.

— Maintenant, fit la tante en regardant affectueusement la délicieuse créature, je vous pardonne, ma belle chérie...

Mais je ne veux plus, désormais, que vous vous leviez avant moi, et surtout d'aussi bonne heure...

Elle la menaçait du doigt :

— Vous vous êtes imaginé que je ne vous entendrais pas!... Mais j'étais éveillée, et, si doucement que vous ayez ouvert et refermé la porte

de votre chambre, je vous ai parfaitement entendue...

Voyons, vous n'allez pas pleurer, ma mignonne...

Deux grosses larmes, en effet, perlaient déjà aux longs cils de Thérèse.

La bonne tante en fut tout émotionnée.

— Cher bijou, reprit-elle en la prenant dans ses bras, et en appuyant la jolie tête blonde contre son visage, si je vous gronde, c'est que je crains pour ma nièce aimée la fatigue...

Il n'y a pas si longtemps que votre santé est rétablie...

Vous êtes encore faible... toute pâlotte... Et il faut des ménagements...

Je comprends bien que vous avez hâte de vous rendre utile, de partager avec moi les soins du ménage...

Mais, d'abord, je suis forte, moi... Je n'ai pas été malade...

Elle se porte comme un charme, Mme Dupont, et votre oncle, malgré la soixantaine, est aussi vert qu'un homme de quarante-cinq ans...

Allons, essayez-moi ces beaux yeux, dans lesquels je ne veux plus voir de larmes...

Thérèse... ma chère Thérèse... Mon affection pour vous s'est augmentée de toute la peur que nous avons eue de vous perdre!

A présent, c'étaient les paupières de Mme Dupont qui devenaient humides.

Sa voix était toute tremblante en continuant :

— Oui, lorsqu'on a passé des nuits au chevet d'une malade qu'on aimait déjà du fond de son cœur, lorsqu'on l'a vue à deux doigts de la mort, que le médecin ne répondait plus de sa vie...

Et quand, à force de soins, de volonté, parce qu'on veut qu'elle vive, quand enfin on l'a sauvée, qu'on l'a vue peu à peu renaître... c'est un soulagement, ma Thérèse... c'est un bonheur que seules connaissent les mères!...

Car je vous aime autant que si vous étiez ma fille...

Ma fille, qui avait à peu près votre âge, et qui nous a été si cruellement enlevée, par la même fièvre cérébrale qui a failli vous emporter...

Elle s'appelait aussi Thérèse, comme vous, ma chère petite aimée...

Alors, j'ai senti, quand je vous ai vue hors de danger, que c'était elle que je retrouvais!...

Comprenez-vous, Thérèse, maintenant, combien ma tendresse pour vous est profonde!...

Mme Dupont avait le visage tout mouillé de pleurs.

Et Thérèse pleurait avec elle, en se serrant tendrement sur sa poitrine.

— Eh bien! fit une voix sonore... Que se passe-t-il donc?...

Vous commencez bien la journée, ma foi!

Qu'est-ce que tu lui racontes donc, ma femme, à ta nièce?...

J'ai cru que tu la querellais, et je venais pour t'aider... D'autant plus qu'elle ne me dit même pas bonjour...

M. Dupont, de taille moyenne, maigre, à peine quelques fils blancs dans ses cheveux châtain qu'il portait demi-longs, paraissait dix ans de moins que son âge.

Comme sa femme, il avait une physionomie franche et sympathique, avec un sourire un peu mélancolique sous ses grandes moustaches tombantes.

Mme Dupont avait tout doucement poussé Thérèse vers lui.

Et la jeune fille, en lui présentant son front, murmurait :

— Bonjour, Mons...

Mais, tout de suite, en voyant l'expression de son visage, elle rectifiait :

— Mon bon oncle!...

— Tout de même! faisait M. Dupont... Elle finira par ne plus se tromper...

Il lui donnait un baiser paternel, puis disait en tendant ses joues :

— Embrassez aussi votre oncle, quoiqu'il ne soit pas rasé...

— Elle s'était levée pour te préparer de l'eau chaude, disait la tante... Et c'est pour cela que je la grondais.

— Et tu avais joliment raison!... Seulement,

ce n'était plus de cela que vous parliez quand je suis arrivé à pas de loup, les pieds dans mes chaussures...

Car je suis descendu derrière toi, ma femme...

M. Dupont prenait les mains de sa nièce dans les siennes, avec un geste plein d'affection.

Et il ajoutait avec une émotion vraie :

— Oui, mon enfant, ma femme avait raison, non seulement de vous gronder à cause de votre empressement trop matinal, mais de vous dire aussi que vous nous êtes deux fois chère depuis que vous êtes guérie...

C'est avec notre cœur que nous vous parlons ainsi... Croyez-le bien!

Nous avons été si inquiets, lorsque nous regardions tous deux votre pauvre visage décoloré, vos yeux qui semblaient n'avoir plus de lumière, et cette tête si faible qui ne pouvait plus changer de place sur l'oreiller...

La gorge du vieillard se serra.

— Cela nous rappelait, bégaya-t-il d'une voix étouffée, que nous avons vu le même tableau désespérant, que nous avons passé déjà par les mêmes transes...

Et nous nous attendions à la même catastrophe...

Elle était blonde comme vous, notre fille... Et dans vos grands yeux bleus nous retrouvions son regard...

Vous vous appelez Thérèse, comme celle que nous avons perdue, et il nous est doux de pouvoir encore prononcer ce nom...

Thérèse, vous finirez, n'est-ce pas, par nous aimer autant que nous vous aimons?...

— Oh! balbutia la jeune fille qui tremblait comme la feuille... Que vous êtes bons tous deux pour moi!

Ils la serrèrent encore une fois dans leurs bras, l'un après l'autre.

Et la tante, en lui touchant les épaules, recommençait à la gronder.

— Il n'y a rien sous cette camisole...

Mon enfant... C'est comme cela qu'on attrape un gros rhume, une bronchite...

Je sais bien que nous sommes à la fin du mois de mai, et il fait beau...

Ce qui n'empêche pas que les matinées sont fraîches...

— Votre tante a raison, Thérèse... Vous êtes imprudente...

— Songez qu'il y a quinze jours à peine que vous êtes descendue de votre chambre pour la première fois...

— Vous n'êtes qu'une convalescente, ma chère petite...

— Et qui a besoin de tous les ménagements...

A ce moment, Thérèse toussa un peu.

Ce n'était peut-être que parce que l'émotion avait amené à la gorge un afflux de sang passager.

Mais il n'en fallait pas plus pour mettre ses dessus dessous, cette excellente Mme Dupont.

— Voilà qu'elle tousse, à présent!... Et c'est de ma faute!

La tante inquiète se précipitait dans le vestibule et en revenait avec un grand fichu de laine tricotée, dont elle enveloppait les épaules de sa nièce.

— Dire, murmura-t-elle, que je n'ai pas songé à cela tout de suite!

Et l'oncle regardait la jeune fille, avec l'appréhension de l'entendre tousser encore.

Allons... Ce n'était rien.

C'est qu'ils étaient si prompts à s'alarmer!

— On ne tousse plus... C'est fini, ma Thérèse?

— Oui, ma bonne tante.

La voix était claire, une voix au timbre charmant, musicale, pénétrante.

Et les yeux, pleins de reconnaissance, parlaient en même temps.

— Si elle remontait dans sa chambre? disait l'oncle.

— Il fait bon dans la cuisine, maintenant, répondait Mme Dupont... Elle peut y rester avec moi, pendant que je vais préparer le café au lait.

— Je parie qu'elle a les pieds froids! grommela M. Dupont.

— Asseyez-vous, Thérèse...

La jeune fille obéissait, et la bonne tante lui enlevait ses pantoufles, prenait dans ses mains ses pieds de fillette.

— Mais, oui, ils sont glacés, ces pauvres pe-  
tons!... et c'est ce qui la faisait tousser.

Mme Dupont avait bientôt garni une chauffe-  
rette avec la braise du fourneau, et elle la mettait  
sous les pieds de sa nièce.

Puis, à son mari :

— Ton eau est chaude, Frédéric... Emporte-la.

— Oui, ma femme.

La tante, qui était la vivacité même, avait  
déjà regarni le fourneau, versé le lait dans une cas-  
serole qu'elle mettait sur le feu.

Se retournant, elle vit que son mari était encore  
là.

Et elle lui sourit, parce qu'il contemplait leur  
chère Thérèse.

— Embrasse-la donc avant de monter, fit-elle,  
puisque tu en meurs d'envie!

— C'est vrai, répondit-il en se penchant sur le  
front de la jeune fille.

Celle-ci n'attendit pas cette caresse paternelle.

Elle se leva, et lui jeta ses bras autour du cou,  
dans un mouvement plein de grâce affectueuse.

Alors, il lui dit :

— Embrassez aussi votre tante, Mademoiselle,  
pour qu'elle ne soit pas jalouse.

— Et remettez vos pieds sur la chauffe-  
rette, tout de suite, fit Mme Dupont après avoir reçu le  
baiser et l'avoir rendu au moins deux fois.

La nièce et la tante restèrent seules dans la  
cuisine.

Mme Dupont avait allumé un second fourneau.

Et elle coupait des tranches de pain, toutes  
minces pour les faire griller.

— Nous serons en avance, ce matin, disait-  
elle...

Comment vous sentez-vous, ma chérie, à pré-  
sent? Etes-vous à votre aise?

— Oui, ma tante.

— On a les pieds chauds?

— Très chauds.

— Et cet estomac?... A-t-on un peu faim?

— Il me semble que je mangerai avec plaisir.

La tante alla regarder par la porte vitrée qui  
donnait sur un jardin.

— Ce ciel est superbe, dit-elle... Je crois qu'il  
fera une belle journée...

Si vous vous croyez assez forte, ma mignonne,  
comme c'est dimanche, vous viendrez à la messe  
avec moi.

— Je ne demande pas mieux, ma bonne tante.

— Bon!... Voilà que j'ai manqué de laisser  
passer le lait par-dessus... Il était temps!

Mme Dupont courait dans la salle à manger,  
enlevait le tapis de la table et sortait du buffet  
les assiettes, les bols, les cuillers, le sucrier, sans  
permettre à Thérèse de l'aider.

Puis elle appelait son mari, du bas de l'escalier :

— Frédéric!

— Ma femme...

— Le déjeuner est prêt...

— Voilà!... Je descends.

— Thérèse, venez manger...

Ce fut tout au plus si elle permit à la jeune fille  
de porter sa chauffe-rette, car elle se baissait déjà  
pour la prendre.

— Oh! ma tante!... murmura Thérèse en refusant  
cette prévenance excessive.

M. Dupont descendait, gaillardement, rasé de  
frais, et, avant de prendre place à table, entre sa  
femme et sa nièce, il offrait ses joues, qui sentaient  
bon, aux lèvres de la jeune fille.

Puis ils déjeunèrent tous trois en se regardant.

— Tout à l'heure, disait Mme Dupont, les  
dames feront leur toilette, et puis elles iront à  
l'église...

— Ah! fit le mari.

— Oui, reprenait la femme, je crois que notre  
Thérèse est assez forte pour venir jusque-là... Du  
reste, elle emportera un manteau sur son bras.

L'oncle avalait son café au lait sans répondre.

Mais, à huit heures et demie, quand les deux  
femmes, habillées et prêtes à sortir, l'appelèrent  
pour lui dire au revoir, il était dans le jardin, sur son  
trente et un, comme on dit, ganté, en chapeau  
haute-forme, les attendant.

— Comment! s'écria Mme Dupont... Est-ce  
que tu viendrais aussi à la messe?

— Parfaitement! répondit-il.

L'excellente femme était toute surprise.

Sceptique ou indifférent, jamais son mari ne  
l'accompagnait à l'église.

— Mon bon Frédéric! murmura-t-elle.

— Alors, grommela-t-il, tu pensais que le jour  
où notre Thérèse fait sa première sortie, j'allais  
vous laisser aller toutes seules?...

Tu as une jolie opinion de moi, ma femme!...

Et, avec son bon sourire :

— Je compte bien que mademoiselle ma nièce  
va me faire l'honneur d'accepter mon bras...

Thérèse ne se fit pas prier.

Ils partirent donc tous trois, au moment où la  
femme de ménage, qui venait tard le dimanche,  
arrivait devant la porte.

— Oh! fit-elle en disant bonjour, comme  
Mlle Thérèse a bonne mine, ce matin!

L'habitation, coquette, toute neuve, avec un jar-  
din clos de murs, assez grand, s'élevait presque  
isolée, en bordure d'un chemin où s'espaçaient  
d'autres propriétés, plus ou moins importantes.

Ce chemin était tout parfumé d'une bonne  
odeur de lilas.

Le soleil, déjà haut, illuminait la verdure des  
arbres.

C'était un endroit délicieux, et Thérèse, qui,  
depuis sa convalescence, n'avait pu se promener  
dans le jardin, semblait tout heureuse de cette pre-  
mière sortie.

L'église n'était pas trop loin.

Deux kilomètres à peine.

Néanmoins, Mme Dupont ne quittait pas des  
yeux sa nièce, craignant de constater sur son vi-  
sage, encore un peu pâle, et dans sa démarche, des  
symptômes de lassitude.

Et c'était tantôt elle, tantôt son mari, qui s'in-  
quiétait.

— Vous n'êtes pas fatiguée, ma chérie?

— Non, mon oncle.

— Vous ne sentez pas la fraîcheur, mon  
enfant?

— Non, ma tante...

— C'est bien sûr?

— Oui, mon oncle...

Thérèse, au bras de M. Dupont, avançait d'un  
pas menu, qui n'était pas bien assuré, d'un pas de  
convalescente déshabituée de la marche prolongée.

Lorsqu'ils atteignirent la place où s'élevait la  
vieille église, de loin ils aperçurent une troupe de  
fillettes, qui débouchait de l'autre côté.

Elles marchaient sur deux rangs, une religieuse  
en tête.

Toutes habillées de la même façon, dans l'uni-  
forme du dimanche : une robe de lainage bleu, avec  
un camail pareil, et comme coiffure, un petit bonnet  
de linge, à la bordure tuyautée, attaché sous le  
menton par deux brides nouées.

Il y en avait une trentaine.

Devant, c'étaient les toutes petites.

Les deux premières n'avaient pas cinq ans.

Et les têtes s'élevaient, progressivement, jus-  
qu'à la fin.

Celles des derniers rangs, les plus grandes,  
avaient tout au plus une douzaine d'années.

Deux religieuses fermaient la marche, glissant  
sur le sol, silhouettes aux lignes tranquilles, physio-  
nomies douces et effacées sous la cornette blanche  
derrière laquelle tombait un voile noir.

Ce modeste et touchant cortège arrivait à la  
porte de l'édifice en même temps que la famille Du-  
pont qui s'arrêtait pour les laisser passer.

Alors, comme Thérèse regardait avec mélancolie  
ces enfants dont le discret babillage s'était  
interrompu sous la muette recommandation des  
yeux de la religieuse, sa tante lui dit tout bas :

— Pauvres petites!... Ce sont des orphelines,  
des abandonnées...

Elles ignorent la chaude tendresse du fo-

Elles ne savent pas ce que c'est que  
aimées, d'être caressées par une mère... par un  
père...

Les religieuses sont très bonnes... Mais il faut  
qu'elles se partagent entre tous ces petits cœurs, et  
qu'elles maintiennent la discipline parmi le trou-  
peau...

Tout émue, Thérèse avait fermé les yeux, et  
M. Dupont sentit que la main de sa nièce tremblait  
sur son bras.

Il voulut réagir contre cette triste impression  
de la convalescente.

— Elles ne sont pas malheureuses, dit-il, puis-  
qu'elles ne savent pas ce que c'est que la famille.

— Oui, ajouta la tante... Elles sont habituées à  
cette existence qui nous attriste, et elles n'en  
souffrent point...

Thérèse ne parla pas.

Mais l'aspect de ces orphelines lui avait serré  
le cœur.

Ses joues, que le grand air avait un instant ani-  
mées, étaient redevenues pâles.

Et, entrée dans l'église, elle suivait du regard, à  
présent, les petits bonnets blancs qui allaient se  
ranger, sur le côté, près d'une chapelle latérale.

La courte vibration d'une sonnette annonçait  
que la messe allait commencer.

Agenouillée entre son oncle et sa tante, la jeune  
fille essayait de prier, mais le groupe des orphelines  
attirait invinciblement ses yeux.

A chaque instant, c'était là-bas qu'allait sa  
pensée.

Leurs mouvements, quand elles se levaient et  
lorsqu'elles s'asseyaient, sur un signe de la reli-  
gieuse qui était devant elles, l'intéressaient singu-  
lièrement.

Et, quand la messe fut terminée, elle les regardait  
encore.

— Allons, Thérèse...

C'était Mme Dupont qui touchait le bras de sa  
nièce pour l'inviter à se lever.

La foule recueillie commençait, en effet, à  
s'écouler.

Déjà, l'oncle prenait la main de la jeune fille  
pour la mettre sous son bras, ne voulant point  
qu'elle marchât toute seule.

Comme ils n'étaient pas très loin de la porte, ils  
étaient bientôt dehors, sur la place tout ensoleillée.

— Cette chaleur est bonne, disait la tante en  
examinant le visage de sa chère Thérèse.

M. Dupont demandait avec sollicitude :

— Est-ce qu'on n'est pas un peu lasse?

Thérèse ne répondait qu'en secouant la tête,  
comme un enfant qui n'est pas disposé à parler.

Et, en voulant reprendre le chemin de la mai-  
son, son oncle sentit une sorte de résistance à son  
bras.

— Eh bien, ma Thérèse, fit-il en souriant.

— Qu'est-ce qu'elle a? murmura la tante toute  
prête à s'alarmer.

Aurais-je eu tort de l'emmener jusqu'ici?...

— Non, répondit M. Dupont... J'ai compris  
pourquoi elle retenait mon bras, la chère créature...

En même temps, il montrait à sa femme le petit  
régiment des orphelines qui s'avancait derrière la  
cornette d'une religieuse.

— Elle désire voir passer ces fillettes...

N'est-ce pas, ma chérie?...

De même que tout à l'heure, Thérèse fit signe  
que oui.

Immuable, elle semblait hypnotisée par le défilé  
de ces enfants qui, délivrées d'une sagesse continue  
d'une demi-heure, recommençaient peu à peu à ga-  
zouiller sous le clair soleil qui inondait la façade  
grise du monument.

Sa tête se penchait en avant, comme pour les  
mieux voir.

Il y avait des cheveux blonds, des cheveux  
noirs, tous uniformément ramenés en une seule  
tresse, sans ruban.

Et les petites jambes paraissaient lourdes et  
maigres, les pieds étant chaussés de souliers épais  
et pesants.

Un moment, sous l'éblouissante lumière, les  
fillettes offrirent un tableau où il y avait un aspect  
de gaieté sur les visages souriants.

Les plus jeunes, suivant leur guide, disparurent  
à l'angle de l'église.

Encore quelques secondes, et l'on ne vit plus  
que les cornettes et le voile noir des deux reli-  
gieuses qui formaient l'arrière-garde du troupeau.

Puis... plus rien...

M. et Mme Dupont, qui avaient partagé la sym-  
pathique curiosité de leur nièce; se retournèrent  
vers elle.

Thérèse regardait toujours, comme si ses yeux  
eussent vu plus loin.

Et des larmes coulaient sur son visage attristé.

MARCEL DE PREMARIE.

(A suivre.)

# ÉCHOS

## LE TOUR DU MONDE EN 40 JOURS

Lorsque Jules Verne publia son ingénieux *Tour du monde en 80 jours*, le plus grand intérêt accueillit sa conception romantique, et qui semblait alors devoir demeurer fort longtemps dans le domaine de l'hypothèse.

Depuis, ce tour de notre planète a été accompli en 63 jours par le reporter d'un grand journal français, et voilà qu'on nous promet les moyens de battre ce record... dans un fauteuil.

Le mot est exact, puisque la tournée entière s'effectuera en wagons ou paquebots confortables.

C'est dans une conférence internationale des directeurs de chemins de fer que la chose vient d'être convenue pour les voies de terre européennes, asiatiques et américaines. Une entente, évidemment facile, avec les compagnies de navigation transatlantiques et transpacifiques complètera le programme qui sera appliqué, paraît-il, l'an prochain.

En quarante jours, pas davantage, un voyageur, embarqué à la gare du Nord et marchant à l'Est, reverra son point de départ, ayant vécu une journée de plus que ses contemporains. En allant à l'Ouest, il aurait un jour de moins, gagné à la poursuite du soleil.

Que ne court-on avec la même hâte à la poursuite du bonheur!

## UN PEU DE GÉNÉALOGIE

Au moment où se terminaient les fêtes de la *coronation*, il a paru intéressant à un savant anglais de rechercher si véritablement la fameuse « voix du sang » entraînait pour beaucoup dans l'attachement des sujets d'Edouard VII pour leur *king*.

Remontant l'arbre généalogique du roi actuel jusqu'à Jacques IV, son ancêtre, roi d'Ecosse de 1488 à 1513, il est arrivé à cette conclusion que, sur 4.056 gouttes de sang circulant dans les veines d'Edouard, il n'en reste plus qu'une seule d'origine anglaise, venue de Marguerite Tudor, épouse de Jacques IV.

D'autre part, Marie Stuart lui a transmis 2 gouttes de sang français; Jacques IV, 5 de sang écossais; le surplus se compose de 8 gouttes danoises et 4.040 (quatre mille quarante) allemandes, dues à de nombreux croisements.

En jetant un coup d'œil sur l'origine des autres souverains d'Europe, on arrive à de semblables constatations.

Alphonse XIII, roi d'Espagne, est Autrichien pour les quatre cinquièmes.

François-Joseph d'Autriche est pour plus de moitié Italien et Bavaïse.

Léopold II, notre voisin, est un mélange d'Allemand et de Français, rien de Belge.

Georges I<sup>er</sup> de Grèce est Danois.

Oscar II, roi de Suède et Norvège, est Français pour les trois quarts, Allemand pour le reste.

Guillaume II a parmi ses aïeules la reine d'Angleterre Victoria, et Louise de Coligny, fille du grand amiral tué à la Saint-Barthélemy. Il n'est guère qu'à moitié Prussien.

Nicolas II, notre allié, est à peine Russe, beaucoup Danois et Allemand.

Quant aux descendants de nos ex-rois de France, ils ne sont Français que pour un seizième; pour le surplus, Allemands, Espagnols et Italiens.

Seul, Victor-Emmanuel III peut se dire de race italienne pure, et encore a-t-il quelques gouttes de sang monténégrin.

Ces données, absolument positives, démontrent que ce sont les souverains, les vrais internationalistes.

## LA GRANDE MURAILLE

« A cha peu, le monde s'en va », dit un proverbe populaire très sensé, quoique vicieux de forme.

Il paraît que la Grande Muraille de Chine déménage aussi à cha peu, emportée pierre à pierre par les touristes anglais.

C'est du moins ce que raconte le correspondant d'un Magazine londonien, à propos d'une récente visite par lui faite à Chang-hai-Kouan.

« L'endroit, dit-il, est assez intéressant. C'est ici que la Grande Muraille descend des montagnes jusqu'au bord de l'eau. Mais, je devrais plutôt dire : descendait; car, à en juger par ce qu'on a vu, une grande partie de la Muraille doit reposer maintenant dans les navires de la flotte de Sa Majesté. Chaque jour, des groupes s'en viennent en bas, vers la jetée, chargés de gros blocs de pierre — des morceaux de la Grande Muraille — emportés à titre de souvenirs. »

C'en est fait, l'antique construction (250 ans avant Jésus-Christ), que n'avaient pu entamer les barbares cohortes de Tartares Mandchoux, va s'émietter sous les doigts crochus des ladies, tel un vieux mur livré aux rats.

O Tsin-chi-Hoang-ti, empereur Céleste, qui édifia la fameuse défense il y a plus de deux mille ans, du haut de ta dernière demeure, tu ne dois pas être content!

## LA FIÈVRE DES ENCHÈRES

Les gazettes nous ont donné force détails sur la vente des nippes plus ou moins défraîchies de la famille Humbert; mais aucune n'a rapporté l'incident cocasse survenu au cours de la vente du fameux manchon de zibeline.

Les enchères roulaient.  
— A deux mille... deux mille cent... deux... trois... quatre... criait l'aboyeur coup sur coup.

A un moment donné, le commissaire-priseur, dont un frottement de mains traduisait la satisfaction intime, se mit de la partie, concurremment, pour ainsi dire, avec son employé, ce, sur un signe donné par une demi-mondaine de belle allure, et qui lui parut formel. On sait que nombre d'acheteurs ne formulent point leur mise et se contentent d'indiquer la surenchère par un clin d'œil.

— Deux mille cinq, dit le commissaire.  
— Six... sept... huit... trois mille, riposta l'aboyeur.  
L'enchère se poursuit ainsi jusqu'à trois mille quatre cents francs, et nul ne disant plus mot, le commissaire frappe sur sa table le coup de marteau sacramentel.

— Adjudé à madame, fait-il, adressant à la demi-mondaine son sourire le plus gracieux.

— Moi, monsieur!... mais je n'ai pas misé.  
— Comment cela?... Vous m'avez cligné de l'œil tout le temps.

— Ha! ha! répond l'élégante personne dans un éclat de rire, je vous demande pardon, c'est un tic!

C'était un tic, un tic semblable à celui si drôlement mis à la scène par Bisson dans le *Contrôleur des wagons-lits*.

Heureusement, pour tirer d'embaras le commissaire, il se trouva des amateurs qui reprirent la mise et finalement poussèrent le manchon de zibeline à trois mille sept.

## SUS AUX SAUCISSONS!

Durant que le conseil municipal de Paris discute de nouveaux impôts sur l'alimentation, nous en apprenons de belles.

D'après une protestation rédigée par M. Jumin, président de la chambre syndicale de la charcuterie, il appert que la viande de cheval entre pour les deux tiers dans la confection des saucissons qu'on débite en tranches aux Parisiens.

La lecture du document de M. Jumin — dont on ne saurait nier la compétence — m'a conduit à faire ma petite enquête, et voici la très courte interview qui en est résultée :

— Monsieur, dis-je, en pénétrant dans la boutique d'un charcutier de la Villette et m'adressant à lui-même, pourriez-vous m'assurer que les saucissons qui sont là, sur votre comptoir, sont véritablement faits avec de la viande de porc.

— Dame, non, me répondit-il catégoriquement... Vous comprenez, je ne suis pas dedans.

## De Douvres à Calais sous la Manche

Malgré sa théorie du superbe isolement, l'Angleterre a toujours eu le désir d'être unie au continent par des voies de communications rapides et faciles.

Considérant les intérêts commerciaux qui en résulteraient pour elle, la France a toujours tout fait pour que ce désir trouve satisfaction.

Mille propositions ont été faites; mille projets soumis aux deux nations; mille combinaisons lancées chez nous et dans le public anglais. Un chauvinisme stupide a constamment fait avorter tous ces efforts, et l'on se souvient du fameux tunnel sous la Manche, qui avait déjà trouvé un commencement d'exécution en Angleterre, et pour le percement duquel une perforatrice-extractrice, appelée machine Beaumont, avait même été inventée.

Ce projet passionna l'opinion publique en 1882. Les grands chefs militaires anglais lui firent une telle opposition qu'il tomba à l'eau... avant de passer dessous.

Le problème semble être en ce moment sur le point de se résoudre. Un nouveau moyen de locomotion offrant toute tranquillité à l'Angleterre contre

une descente possible de nos troupes chez elle est en ce moment en voie... d'élaboration.

Un ingénieur allemand, M. Karl Leps, vient en effet d'inventer un système inédit de locomotion maritime par sous-marin à trolley.

M. Albert Krimmert, riche banquier new-yorkais, en a acheté le brevet et se propose d'établir entre Douvres et Calais une ligne de sous-marins, selon le projet de M. Karl Leps.

M. Krimmert, dans la propagande vigoureuse qu'il fait pour lancer son idée dans le public, insiste surtout sur les ennuis et les dangers d'une traversée de la Manche en paquebot, sur le mal de mer inévitable en ce corridor liquide toujours tourmenté, l'interruption fréquente du trafic par les brouillards et les orages, toutes incommodités, tous impédiments que le système Leps supprime radicalement.

Le sous-marin en question est fait en plaques d'acier d'une épaisseur de 55 millimètres. Il mesure 50 mètres de longueur et un diamètre moyen de 5 mètres. Il est en forme de cigare, pointu des deux bouts, l'avant plus effilé que l'arrière, et plat dans sa partie inférieure.

Aux deux extrémités du bateau, deux larges hublots, garnis de lentilles épaisses et très fortes s'ouvrent sur deux postes d'observation.

Il est divisé en neuf compartiments: le premier en avant est pour le capitaine et contient tous les instruments de direction et de navigation; le deuxième est affecté aux bagages; les compartiments 3, 4, 5 et 6, aménagés avec luxe et le plus grand confort sont pour les voyageurs; le 7 est le compartiment postal; le 8, l'entrepôt des outils et appareils divers; le 9 est la salle des machines qui contient trois moteurs électriques de 500 chevaux chacun, pour actionner les hélices, et deux autres moteurs d'une force de 50 chevaux seulement qui font tourner les quatre roues extérieures.

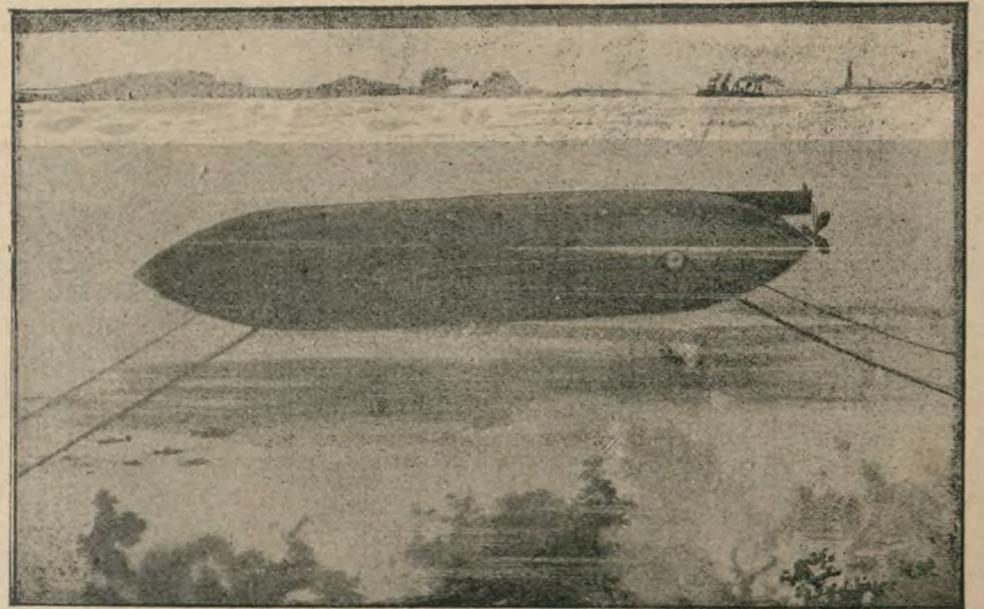
Deux câbles métalliques, attachés par leurs extrémités aux deux stations de Douvres et Calais, reposent au fond de la mer, passent, l'un à droite et l'autre à gauche du sous-marin, sur les deux roues évidées et latérales fixées de chaque côté de sa coque extérieure.

Le sous-marin de M. Leps, grâce à un système de flottaison spécial, reste, une fois immergé, toujours à la même profondeur.

Il glissera donc ainsi sur ses deux câbles comme sur des rails et recevra par eux, tout au long de son voyage, comme par des fils de trolley, la force motrice nécessaire à ses machines électriques.

Un peu en avant de chaque station, il s'engagera sur une voie ferrée qui ira en pente douce dans la mer et sur laquelle il deviendra un véritable tramway électrique, de forme nouvelle et bizarre. Il montera ainsi jusqu'aux quais des gares, déposera ses voyageurs et, chargé à nouveau, disparaîtra par le même chemin sous l'élément liquide.

La traversée se fera avec une rapidité inouïe et n'entraînera plus aucun des mille ennuis énumérés plus haut.



Le sous-marin Karl Leps.

M. Krimmert croit d'autant plus en la réussite de son projet que les dépenses seront minimales. Les sous-marins, en leur simplicité, ne coûteront pas cher et d'après les calculs du financier américain, les câbles, leur pose, et les stations ne nécessiteront pas plus que quatre-vingts millions de francs.

Cela ne semble rien du tout à M. Karl Leps et à M. Krimmert en face des bénéfices qui seront réalisés.

PIERRE BUREL.

# A Force d'Aimer

ROMAN DRAMATIQUE INÉDIT

PAR

LÉON SAZIE

PREMIÈRE PARTIE

AU CACHET PARISIEN

XIII

DEVANT LE BERCEAU

La mère et la fille, sans éprouver une commotion qui puisse égaler celle que ressentit le général, furent très fortement secouées par cette nouvelle.

Evidemment, elles s'attendaient à la recevoir... connaissant dès la première heure la situation de Louise... mais néanmoins elles espéraient autre chose.

Espéraient quoi?... Un malheur quelconque... la mort de l'enfant, celle de la mère peut-être.

Pour qu'elles fussent heureuses, ces femmes, il fallait que quelqu'un autour d'elles fût frappé.

C'était sur l'infortune d'autrui que s'échafaudait leur bonheur...

Maintenant, c'était une sorte d'écroulement, la rupture d'une espérance... un pas de plus dans leur ruine... un nouvel enfoncement dans leur misère haineuse...

Cette dépêche amena un changement au château.

Deux jours après le général quittait Kéranou. Il rejoignait son corps.

Le curé Didier ne voulut pas, dans la circonstance, abandonner son ami...

Il l'accompagna à la gare...

Le général ne voulant pas encore être seul, ayant besoin dans ce désarroi de sentir la chaude tendresse de son vieil ami, avait pris place dans l'antique patache du curé, que traînait Pompon.

Voyage douloureux, pénible...

La route était longue, accidentée... le ciel menaçant, lourd... un ciel de tristesse, de journée de deuil...

Les deux hommes sentaient leur cœur bondir dans leur poitrine, leur cerveau bouillir... dans leurs yeux c'était la même pensée douloureuse, et cependant il n'osaient parler de ce qui les prenait tout entiers : du petit être qui dormait là-bas... dans son berceau...

Du fils de Jean!...

Ils échangeaient quelques paroles sur des faits d'une banalité lourde, parlaient des nuages de plus en plus noirs... des terres qu'on labourait... des genêts... de la lande si triste...

Puis, comme ils ne parlaient de cela que du bout des lèvres, les mots n'arrivaient bientôt plus... et le silence se faisait.

Pour couper ce silence atroce, le curé, de temps en temps, faisait claquer son fouet, se gardant bien toutefois de toucher son vieux Pompon.

Il tirait sur les rênes... disait à l'animal :

— Allons, mon vieux, allons... un peu de courage aux pattes, ou tu vas nous faire manquer le train!... Hue!

Et le silence après cela n'en paraissait que plus douloureux.

Ils arrivèrent enfin à la gare.

L'échange de bonjours, de poignées de main avec les gens de connaissance, la prise des billets, amenèrent forcément une diversion.

Puis le général laissa son ordonnance s'occuper du reste, veiller à l'enregistrement des bagages... Il passa avec le curé dans la salle d'attente et sur le quai où il fit les cent pas, attendant le train qui venait d'être signalé.

C'était sur ce quai que Louise Dupont était tombée sans connaissance.

Le souvenir de cette scène devait tenailler le cerveau du général, comme il touchait le cœur du prêtre.

Mais Kéranou n'y fit aucune allusion... il garda

son silence farouche, le coupant seulement de quelques mots brefs, graves.

Voilà le train en gare. L'ordonnance qui connaît les habitudes de son général a choisi le coin préféré, l'a marqué de la petite valise en cuir de Russie, et il attend devant la portière, respectueusement.

— En voiture, — crie le chef de gare, — en voiture.

Le train ne s'arrêtait que deux minutes...

Le chef de gare salue :

— Mon général, dit-il s'arrêtant devant le compartiment que l'ordonnance venait d'abandonner pour aller chercher une place dans les troisièmes.

Le général ouvre ses bras, le curé s'y précipite.

— Mon bon Didier... au revoir.

— Au revoir, mon bon Kéranou... Dieu te garde et allège ta peine.

Ils s'embrassent cordialement.

Puis le général, prestement, monte dans son compartiment.

Le chef de gare ferme la portière et donne le signal du départ.

Le général baisse la glace et tend la main à son ami pour la dernière étreinte.

Après un coup de sifflet, le train s'ébranle.

Le curé guettait cette minute suprême...

Il espérait qu'au dernier moment... le cœur de cet homme de bronze s'amolirait... que la souffrance serait plus forte que cette volonté... et qu'enfin ce père inflexible se sentirait grand-père, qu'il parlerait du petit...

Rien!...

— Au revoir, Didier!...

— Kéranou... au revoir!...

Le train fila.

...Cependant le général connaissait les intentions du curé.

Quand il avait pris connaissance du télégramme annonçant la naissance de l'enfant, le général s'était réfugié dans son cabinet de travail, le recteur l'y avait suivi...

Il le trouva marchant, selon son habitude comme un lion en cage, farouche, tête basse, mordant ses moustaches grises.

— Hé bien, Kéranou, — dit le curé voulant trancher net la situation, — te voilà grand-père...

Le général sursauta :

— Non, — répliqua-t-il. — Non!...

— C'est le fils de ton fils, cependant.

— Jean peut avoir un fils, sans que pour cela, moi, je me reconnaisse le grand-père de cet enfant.

Le curé Didier ne crut pas devoir contredire...

Spécieux était l'argument, mais il ne fallait pas en démontrer la faiblesse au général qui se fût emporté.

Au bout d'un moment le général demanda :

— Toi! Qu'est-ce que tu vas faire?

— Moi!... Que veux-tu que je fasse?... Je pense encore bien moins que toi me déclarer grand-père de ce petit.

— Tu vas t'en occuper?

— Je l'ai promis à Jean!

— Tu vas aller à Paris... la voir, sans doute?...

— Certainement!...

— C'est ton affaire!... Fais ce que bon te semble...

— Oui!

— Quant à moi, je ne changerai pas de ligne de conduite, j'accomplirai inflexiblement ce que ma conscience me commande...

« N'espère pas, Didier... N'espère pas plus tard, par des manœuvres quelconques, en appuyant sur mon cœur, de me faire accepter cet enfant... de l'admettre chez moi, de voir en lui mon petit-fils.

— Je ne pense pas à ces manœuvres indignes de toi, de moi, et que certainement Jean n'approuverait pas... je n'ai jamais songé à cela.

— Tu fais bien... car, écoute-moi... Devant le portrait de ma femme qui est là... devant la sainte de Kéranou, je te jure que jamais cet enfant ne mettra les pieds dans cette maison, du moins, tant que je vivrai, je te le jure...

Le recteur saisit vivement le bras de son ami...

— Ne jure pas cela! Kéranou, — s'écria-t-il. — Ne jure pas cela...

« Tu ne peux toi, engager l'avenir...

L'avenir appartient à Dieu... C'est lui qui règle

les événements d'ici-bas... Nous n'avons ni le droit, ni le pouvoir d'aller contre sa volonté que nous ne connaissons pas...

Et il ajouta, gravement :

— Tu ne sais pas, si toi... toi-même... tu n'iras pas un jour chercher cet enfant avec bonheur pour l'amener chez toi.

— Jamais!

— Tu ne sais pas si tu ne lui demanderas pas à cet ange, banni aujourd'hui, de faire revenir ici, dans ton vieux château... la jeunesse, la vie, la gloire, l'honneur!

— Jamais!

— Kéranou... que dirais-tu si cela arrivait pourtant?

« Que ferais-tu si tu étais forcé d'amener devant ta femme, la sainte de Kéranou... devant sa grand-mère... ce petit... cette femme que tu as juré de ne jamais recevoir ici?

« Garde ta rancune... demeure dans ton arrêt pour le présent... mais n'engage pas l'avenir par un serment.

Et levant la main sur la tête du général, le prêtre, solennel, ajouta :

— Kéranou... au nom de Dieu qui t'a entendu, je te délie de ce serment que tu viens de prononcer!...

Le général courba la tête...

Il n'ajouta pas un mot, et reprit sa marche farouche.

A la gare, le curé se disait que, évidemment, son ami devait se rappeler cet entretien.

Il savait que le prêtre irait à Paris voir le petit.

Le recteur eut un moment l'espérance que ce cœur de granit serait ébranlé par le petit, touché par l'enfant, qu'un mot de tendresse échapperait de ses lèvres, qu'il le chargerait de faire à ce fils de son sang, la caresse qu'on fait à tous les petits... Mais rien... le train était parti emportant cet homme impitoyable.

— Bon, — se dit le curé Didier en revenant, — j'en serai quitte pour l'embrasser doublement, ce petit... ce cré garmement, comme il eût dit, lui!...

Quinze jours après, ayant assuré son service, demandé à un vicaire du voisinage de vouloir bien le remplacer à Kéranou, le curé Didier venait à Paris.

Trouver, dans la rue Notre-Dame-de-Lorette la maison où habitaient Louise et sa mère, ne fut pas long...

Sa petite valise en main, il grimpa lestement les cinq étages.

Comme le cœur lui battait fort à la porte!

Il sonna doucement.

Ce fut un grand et gros garçon barbu, chevelu, qui vint lui ouvrir. C'était Médéric.

Le curé pensa s'être trompé, il allait s'excuser, mais Médéric lui dit de sa voix chantante et aux accents joyeux :

— Vous êtes le curé Didier, je parie?...

— Parfaitement!

— Entrez, entrez, Monsieur le Curé... Ah! ce que ces dames vont être heureuses, coquin de sort!... Oh! pardon!... c'est la joie qui, moi aussi... mille dioux. Oh! encore excuse... Mais vous comprenez, quand on a une sanction de joie comme celle-là...

Déjà le bouillant garçon l'avait débarrassé de sa vause, de son gros parapluie et l'entraînait.

Il cria :

— C'est le curé Didier!

Mais la demande que fit tout à l'heure le peintre en ouvrant la porte avait été entendue.

La porte de la salle à manger donnant sur le petit couloir servant d'antichambre, venait de s'ouvrir.

Louise parut :

— Vous, vous, Monsieur Didier, — s'écria-t-elle. — Ah! quel bonheur!

— Mon enfant, ma chère Louise!...

— Que je suis heureuse... et maman quelle joie pour elle aussi!...

— Comment va-t-elle?

— Hélas! sa vue est perdue, et elle s'affaiblit de jour en jour, pauvre mère!

— Mais le garmement?...

— Oh! lui, — s'écria la jeune mère rayonnant tout à coup, — lui, c'est un diable!

— Tant mieux!... Allons le voir.



**DANS LE SUD-ORANAIS**

Retour à Taghit du détachement de spahis attaqué récemment par les bandits marocains, entre Hassi-el-Béghri et Hassi-el-Mir.



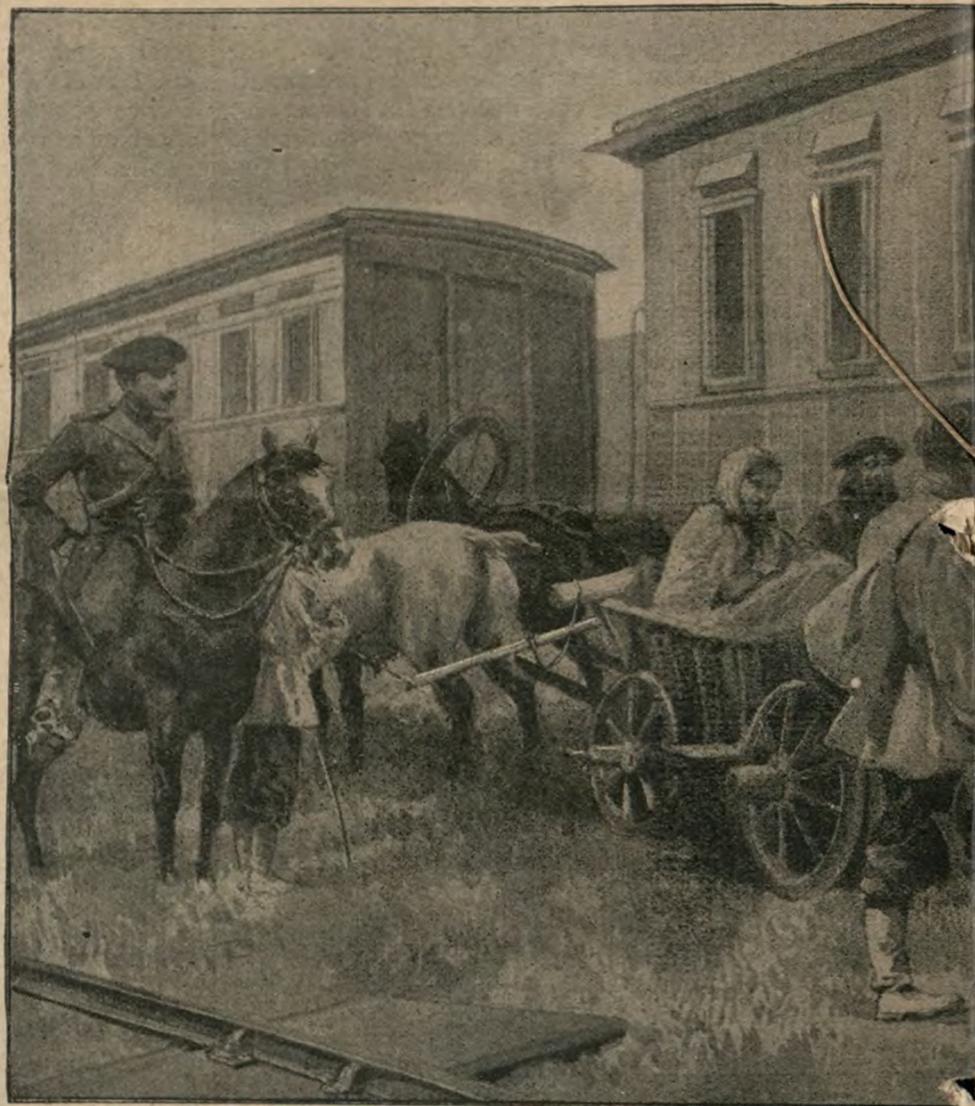
**AU MAROC - UN ACTE DE SAUVAGERIE**

Le rebelle Omar Zorahun, prétendant au trône, ayant capturé le sous-gouverneur de Meshnar, lui fait crever les yeux au fer rouge, arracher la barbe, après quoi il le renvoie de son camp sous des habits de femme.



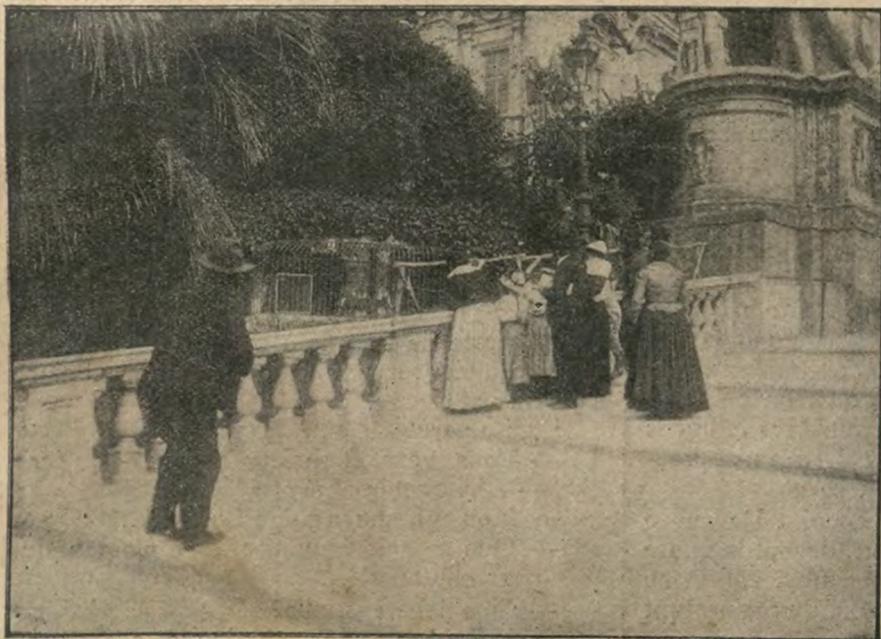
**LE JARDIN SUSPENDU DU LOUVRE**

Peu de Parisiens se doutent qu'un véritable jardin suspendu existe sur une terrasse du Louvre. Créé depuis trente ans par un surveillant des eaux, on y trouve, selon la saison, giroflées, roses, géraniums, iris, œillets, fuchsias, chrysanthèmes, et aussi fraises et cerises, poires et pommes, pêches et raisins. Sous les lilas, où les ouvriers occupés aux réparations des toitures ont vidé plus d'un flacon.



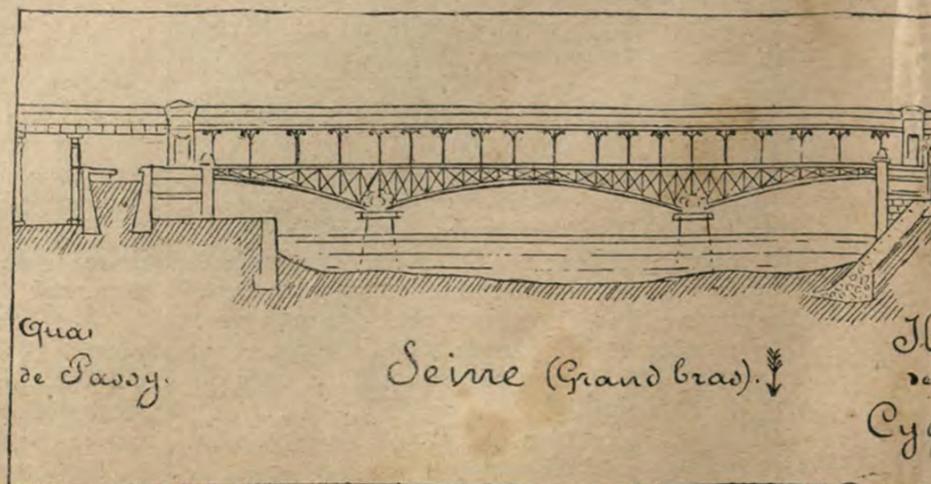
**LE CHOLÉRA EN**

Dans les régions atteintes par le fléau, les mesures prophylactiques sont prises par les Russes hors des lieux contaminés, les malades



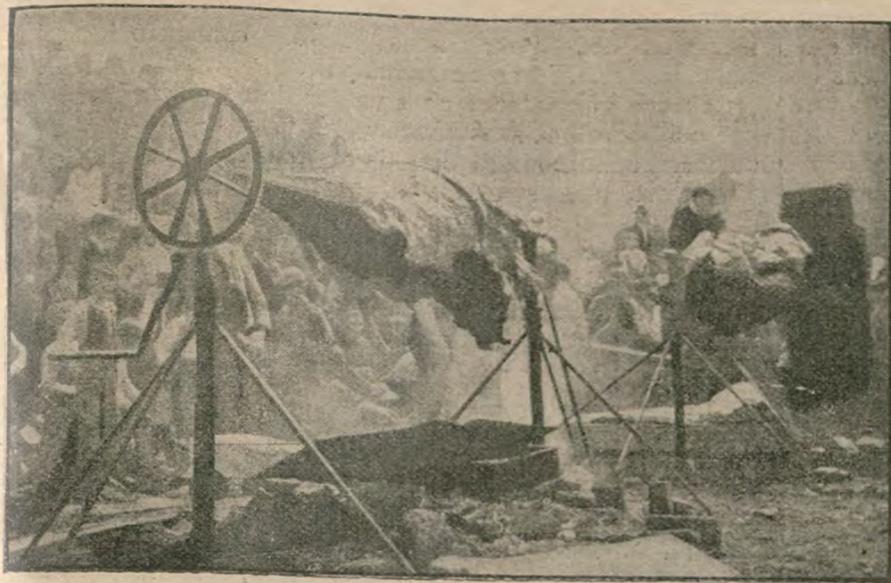
**LA LOUVE DU CAPITOLE**

En souvenir de la fondation de Rome, une louve est d'ordinaire entretenue au Capitole. Depuis trois ans, pourtant, la cage à ce destinée demeurait déserte. On vient enfin de capturer une jeune ouve qui perpétuera la légende.



**LE CONCOURS POUR LE VIADUC DU**

Notre dessin représente le schéma établi par M. Biette, ingénieur en chef adjoint du Métropolitain sur les données du schéma, ont été soumis à la comm



### LES ÉLECTIONS EN AMÉRIQUE

Les vainqueurs célèbrent leur succès par des festins publics. Des bœufs entiers sont mis à la broche.



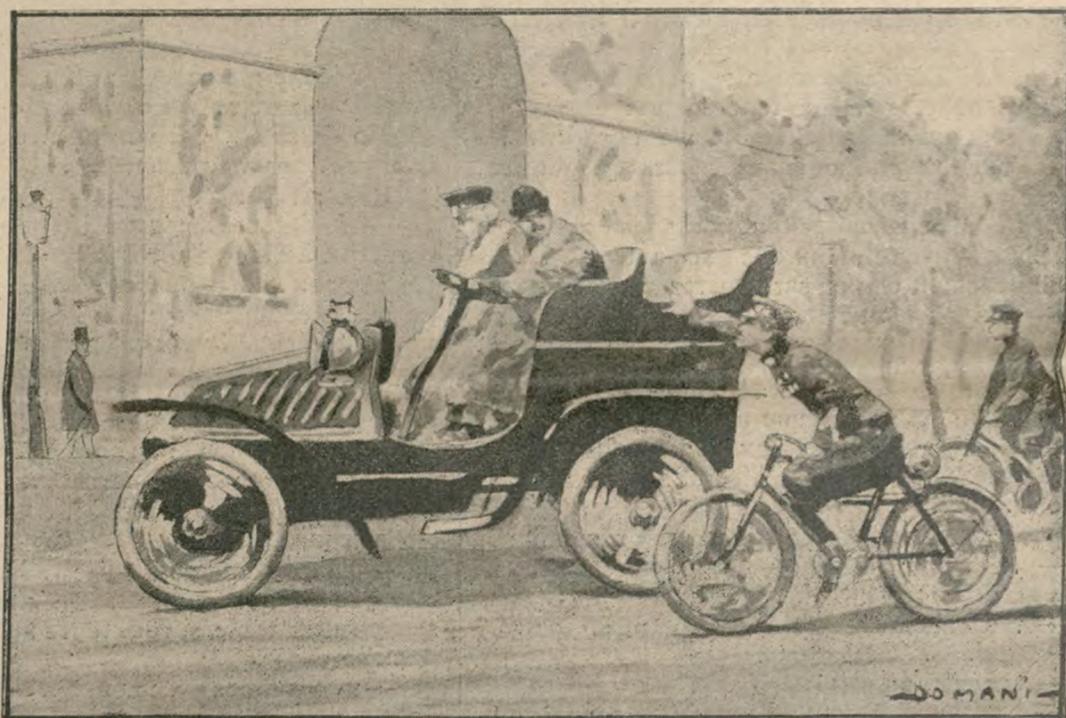
### AU JARDIN ZOOLOGIQUE DE NEW-YORK

Le python ayant refusé toute nourriture, les gardiens la lui font prendre de force.



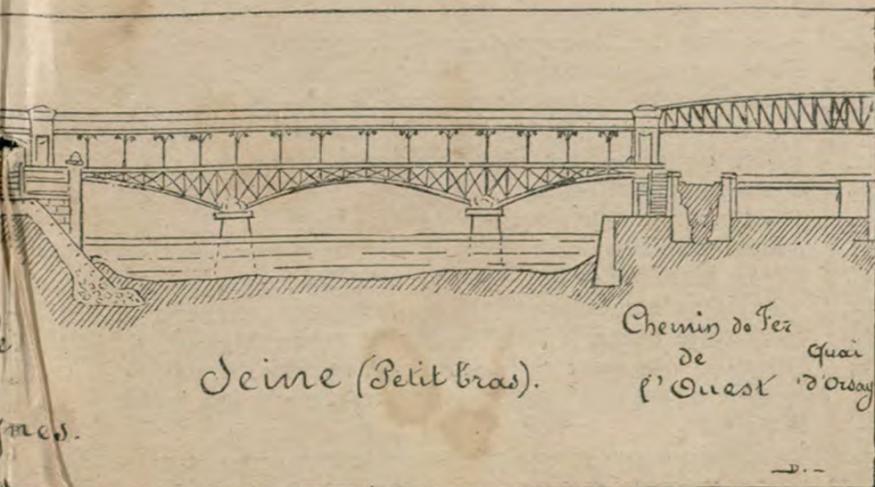
### MANDCHOURIE

avec la plus grande vigilance. Des trains d'ambulance sont organisés qui emmènent, russes ou chinois, et les isolent.



### LE SOUS-BRIGADIER NAVETAT

De la brigade cycliste, chargé de la surveillance des automobiles, et donnant la chasse aux teuf-teuf qui dépassent la vitesse réglementaire.



### MÉTROPOLITAIN SUR LA SEINE

pour servir d'indication aux entrepreneurs concurrents. Quatorze projets, dressés en vue d'une commission spécialement instituée pour le concours.



### L'HABITATION D'UN SPORTSMAN

Un amateur anglais a eu cette idée originale de se faire construire un château de style complètement sportif, extérieur et intérieur. Dans sa chambre, un lit en forme de canot, une table à pieds de cheval, un fauteuil automobile, un autre porté sur des haltères et dont les bras sont des raquettes de tennis, etc. etc.

Et souriant :

— C'est curieux... Voilà un curé qui demande à voir un diable!...

Le rire large et sonore de Médéric retentit, accueillant cette phrase plaisante.

Louise tenant le prêtre par la main, le conduisit près du fauteuil dans lequel se trouvait Mme Dupont.

La pauvre femme, en effet, semblait bien faible... épuisée.

Il n'y avait plus qu'un souffle de vie dans ce corps anéanti.

Pendant le temps que le curé disait bonjour à la malade, Louise était allée voir son fils, l'arranger un peu, préparer son berceau pour cette visite.

— Venez, venez... il dort ses poings fermés, — fit-elle de la porte, parlant bas.

Le curé marchant sur la pointe du pied suivit la jeune femme.

Devant le berceau, il s'arrêta en admiration.

— Superbe, — dit-il, — magnifique.

— N'est-ce pas, — dit la mère heureuse au possible, — n'est-ce pas qu'il est beau, ce cher ange?

— Très beau... et il m'a l'air taillé... c'est un crâne de Breton mâtiné d'Algérien... Ah ça va nous faire un gaillard... Ah! le cré garnement...

— Trouvez-vous qu'il ressemble à Jean?

— A part la moustache, beaucoup.

« C'est bien le front des Kéranou-Joël... leur menton... Ah! on ne peut le renier... Il est bien de la race.

Le curé Didier promena sa main sur les menottes du bébé, le caressa tendrement :

— Là, maintenant, laissons-le dormir... les enfants qui dorment, jouent avec leur ange-gardien, parlent au bon Dieu.

« Et ce bon Dieu des tout petits les écoute... il les écoute souvent mieux que nous autres.

Se penchant un peu sur le berceau, doucement :

— Dis-lui, mon petit, — fit-il, — dis-lui à ce bon Dieu de prendre sous sa garde ton père... et celui qui est, malgré tout, ton grand-père!...

Il revint dans la sallé à manger, et put à son aise, complimenter la jeune mère.

— Ah! Jean sera heureux, fier d'un fils pareil...

Dans les yeux de Louise, il crut lire une interrogation.

Il la devina, cette interrogation et y répondit :

— J'étais au château, — dit-il, — quand le télégramme est arrivé.

— Au château?

— Oui.

— Alors... on sait?

— On sait... le général a voulu en connaître la teneur... il a lu la dépêche.

— Et?...

— C'est tout! — dit le prêtre, — c'est tout!...

Il ajouta aussitôt :

— J'ai à te présenter les compliments et les félicitations des dames Le Plomec.

— Merci.

— Le général est parti!... J'ai attendu quelques jours pour que tu sois remise... le temps aussi de me trouver un remplaçant. Et me voilà... avec une faim canine... Tu vois que je ne me gêne pas!

« Je ne t'ai pas annoncé mon arrivée parce que je ne savais au juste quand elle se ferait et que je ne veux en rien vous déranger...

« Je m'invite à la bonne fortune du pot... et quand il n'y aurait qu'un peu de pain, un œuf...

Une voix joyeuse cria de la cuisine :

— Il y a plus, Monsieur Didier, il y a un peu plus... Vous ne mourrez pas de faim aujourd'hui... croyez-moi...

Louise sourit :

— Ah! ce bon Médéric...

Elle alla à la porte de la cuisine et appela :

— Venez, que je vous présente.

— Pas comme ça, dans cette tenue... avec un tablier.

— Si, venez... venez...

Elle l'entraîna, le tirant par la main.

— Notre ami, notre bon voisin, Médéric Firmin.

— Cuisinier... et peintre à ses heures...

— C'est un bon et brave garçon, — dit Mme Dupont, — un cœur dévoué qui nous a bien aidés... et été d'un beau secours.

— Monsieur le Curé, n'en croyez rien. Mme Du-

pont, parce que je me suis amusé à faire un peu de popotte chez elle, me trouve toutes les vertus qui me feraient franchement attribuer un jour dans le calendrier.

Le curé Didier examina attentivement le peintre, chercha à lire dans ses yeux.

Il était très physionomiste et savait connaître d'un coup d'œil son monde.

L'inspection du peintre fut favorable.

Cette figure ouverte, joyeuse, franche, lui parut dénoncer une bonne nature.

Il tendit alors la main à Médéric, celui-ci cordialement la prit.

— Vous avez été étonné, Monsieur le Curé, — dit-il, — de voir une barbiche, un béret... et je crois bien, une pipe, vous ouvrir la porte de Mme Dupont?...

— Un peu, en effet.

— Vous avez été surpris également d'être connu de quelqu'un qui ne vous a jamais vu.

— C'est vrai, mon ami.

— Rien de bien malin là-dedans, allez. Je ne me donnerai pas comme sorcier pour si peu...

« Seulement, ces dames veulent bien me permettre de venir prendre de temps en temps de leurs nouvelles, alors j'ai entendu souvent parler de vous.

« Vous êtes ici le bon ange de la maison... un peu du bon Dieu descendu sur la terre.

— Mes enfants...

— Alors, vous comprenez que voyant un prêtre sonner ici, je me suis dit : « C'est l'abbé Didier qui vient voir le marmot » et je ne me suis pas trompé, coquin de sort... Oh pardon... c'est un mauvaise habitude... ça me passera...

Riant, il ajouta :

— Maintenant, comme j'ai pensé que l'on vous garderait à dîner, j'ai remplacé la mère Casimir... j'ai été aux provisions, et comme je sais que rien ne creuse comme le chemin de fer, je vous prépare un petit frichti... vous m'en direz des nouvelles...

« Seulement vous m'excuserez s'il y a un peu d'ail... un peu de piquant... ces dames vous diront, si toutefois, mon accent ne vous l'a pas appris, que je suis de Cavaillon... au nord de Marseille.

« Je retourne à mes fourneaux...

— Je vais vous aider... Monsieur Médéric, — dit la jeune mère...

— Non, Madame Louise... Non, ne me troublez pas dans mon inspiration culinaire... Mettez seulement la table, si vous tenez absolument à faire quelque chose.

— Vous dînez avec nous?...

— Vous y tenez?

— Essentiellement!

— Alors soit... Ah! attendez... J'ai envoyé un mot à Guettier pour lui dire que M. Didier était arrivé.

— C'est une bonne idée... merci... comme cela, M. Didier connaîtra nos bons amis.

— Hé bien... maintenant ne me retenez plus...

« Laissez-moi à mes fourneaux!...

...Médéric réussit sa cuisine... on la déclara exquise.

Le curé Didier redemanda de chaque plat et complimenta le maître-queux improvisé.

Le peintre semblait radieux.

Rien ne lui était plus agréable qu'un compliment sur un plat de sa façon.

— La cuisine, — affirmait-il, — c'est de l'art... et par l'huile que j'emploie, elle se rapproche de ma palette... de ma peinture!...

Avec sa façon de méridionale, Médéric amusa fort le bon recteur.

— C'est heureux, — dit-il à Mme Dupont, — que vous ayez rencontré un brave garçon comme lui, pour vous empêcher d'être seules et pour égayer votre éloignement.

L'impression que produisit sur lui le docteur Guettier fut, dans un autre genre, tout aussi bonne.

Le recteur vit bientôt que le jeune praticien était un homme de science, un caractère sérieux, un travailleur.

Il a, sous une apparente froideur, un cœur aussi chaud, aussi bon que celui de l'exubérant fils de Cavaillon... au nord de Marseille...

— Nous regardons, — dit Guettier au curé Didier, — comme un bonheur, le hasard qui s'est servi de l'intermédiaire de cette excellente

Mme Casimir, la mère du brossier du capitaine de Kéranou-Joël, pour nous faire connaître Mme Louise... Mme de Kéranou...

« Nous avons, sans nous douter de ce qui se passe aujourd'hui, sans pouvoir prévoir ce rapprochement, admiré la bravoure du capitaine.

« Nous, nous sommes, comme tous les cœurs patriotes, — et ils sont quelque peu nombreux en France, — sentis pris d'une ardente sympathie pour ce héros...

« Vous concevez alors avec quelle joie nous nous sommes attachés et dévoués à sa femme, à son fils.

— Bien, mes amis.

— Le capitaine, au loin, nous ignore... mais il saura par les lettres de Mme Louise, — c'est ainsi qu'elle veut que nous l'appelions, — qu'auprès de celle qu'il aime tant, se trouvent deux amis sincères, plus que cela, deux frères...

La soirée s'avancait, le recteur voulut prendre congé. Les deux amis lui offrirent chacun l'hospitalité.

— Vous prendrez ma chambre, — dit Médéric, — elle est convenable... sauf peut-être quelques tableaux... des études, mais comme c'est la nuit... ça n'effarouchera pas votre caractère sacré...

« Moi, je coucherai dans l'atelier, sur le divan.

Le curé Didier remercia :

— J'ai l'habitude, quand je viens à Paris, de descendre dans un hôtel que fréquentent les ecclésiastiques... d'ailleurs, il se trouve dans la rue Richelieu, à deux pas par conséquent.

« Mais rassurez-vous, mes amis... Je suis venu pour Louise, pour le garnement, et vous me verrez ici tout le temps.

De fait, il venait chargé de gourmandises... de fruits, de gâteaux, c'était sa part du déjeuner... il y ajoutait quelques bouteilles de bon vieux vin auxquelles Médéric rendait un sincère hommage.

— Les curés, — disait-il en riant, — ont la réputation de se connaître en produits de la vigne du Seigneur... profitons-en...

Il était heureux, là, dans ce logis modeste, mais que la grâce et l'ingéniosité de Louise, avaient su rendre charmant.

Et il se plaisait à jouer au bon-papa...

Il tenait parfois le bébé, cherchait à le faire rire... lui chantonnait même de ces chansons naïves toujours délicieuses sur les lèvres des mères... ou des grands-pères!...

Un jour, il se laissa à dire avec tristesse, tandis qu'il berçait le petit :

— Dieu m'a donné un cœur de grand-père... et n'a pas voulu que je puisse l'être réellement... mais aujourd'hui, il me comble en me donnant la douce illusion... et c'est pour moi un grand bonheur.

Il s'était entre temps occupé du baptême du petit.

— C'est lui qui devait être le parrain.

— Comprends-tu, Louise, — disait-il à la jeune mère, — il serait étrange aux yeux du monde, et surtout des méchantes gens qui pullulent, que moi prêtre, je m'occupe ainsi de l'enfant de Louise Dupont qui est la femme de mon cher Jean devant Dieu seulement... et pas encore devant la loi humaine.

« Nous sommes les esclaves de certaines conventions... les victimes de nombreuses hypocrisies mondaines...

« Mais en étant le parrain de cet enfant, j'abats du coup toute médisance.

« Ça, rien au monde ne peut m'empêcher de chérir mon filleul, comme je l'entendrai... ou me priver de cette joie d'avoir un enfant qui sera comme mon petit-fils...

« Personne n'y pourra trouver à redire... pas même ce rocher de général, ce bloc de Kéranou.

Le baptême se fit à Notre-Dame-de-Lorette; y assistaient le docteur et le peintre naturellement, et aussi cette brave Mame Casimir et même le père Anselme, qui, pour cette solennité, se départit, ce jour-là, de ses obligations d'homme appartenant à la presse.

Puis, quelques jours plus tard, le recteur retournait près de ses ouailles.

Les mois passèrent dès lors, rapidement, sans événements sérieux.

(A suivre.)

LEON SAZIE.

## PAGES CHOISIES

## Celles qu'on ignore

par J. MARNI

## LA FAUNESSE

Huit heures et demie du soir, en hiver, au dernier étage du théâtre des *Gaités-Champêtres*. Près du magasin de costumes, à l'extrémité d'un long corridor, une loge occupée par cinq danseuses, dont les noms sont inscrits, à la craie, sur la porte, dans l'ordre suivant :

Paële ;  
Rémy ;  
Achart ;  
Bernale ;  
Folain.

Paële et Rémy entrent dans la loge, sans hâte ; elles sont en avance. Elles ont des vêtements sombres, de grands chapeaux extravagants et des visages jeunes et fatigués. Chacune s'assied à sa place, devant sa tablette de maquillage encore recouverte par des serviettes tachées de gras, de rose et de crayon noir.

PAËLE, *s'étirant et bâillant*. — Ah ! aaaaah !

RÉMY, *elle l'imite*. — Aaaaah !... Tu me fais bâiller aussi.

PAËLE. — J'ai un sommeil !... (*Elle rebâille*.) Je ne sais ce que je donnerais pour pioncer seulement un petit moment.

RÉMY. — Eh bien, pionce ! Qu'est-ce qui t'en empêche ? Tu as le temps...

PAËLE. — Non ! Ça me tournerait sur le cœur. J'ai déjà si mal à l'estomac...

RÉMY. — T'as mal à l'estomac ?

PAËLE. — A pousser des cris, si je ne me retenais pas.

RÉMY. — C'est comme moi pour mes pieds. Ils hurleraient s'ils étaient des personnes, mes pieds !

PAËLE. — Mets donc de l'eau sédative dessus.

RÉMY. — Oh ! ça ne me fait plus rien, l'eau sédative. On m'a conseillé des tomates.

PAËLE. — Fraîches ?

RÉMY. — Naturellement ! La conserve, je n'aurais pas confiance. Ça doit être truqué. Les épiciers sont trop voleurs ; ils y mettent des tas de choses dans leurs conserves : de la carbonate, du carmin, est-ce que je sais !... Non, non ! j'aurais trop peur, merci ! Tandis qu'une tomate nature, en cataplasme sous l'orteil, il n'y a rien de meilleur, de plus rafraîchissant.

PAËLE. — T'en a pas encore mis ?

RÉMY. — Je n'en aurai que ce soir. C'est Bernale qui m'en apporte. Elle va m'en apporter ce soir.

PAËLE, *défaissant sa blouse*. — Si elle en trouve. A cette époque-ci, c'est déjà pas si facile, tu sais, d'en trouver ; c'est plutôt du fruit d'été, la tomate.

RÉMY. — Oh ! elle en trouvera ! Je suis sûre qu'elle courra tout Paris, s'il le faut, mais qu'elle en trouvera.

PAËLE. — Le fait est qu'elle est vraiment complaisante.

RÉMY, *ôtant son corset*. — Et bonne. C'est même épatant qu'on puisse être bonne comme ça sans être embêtante. On peut dire qu'il n'y en a pas deux comme elle au théâtre, non seulement pour la bonté mais aussi rapport à la vertu.

PAËLE. — Les premiers temps, j'y croyais pas à sa vertu.

Elle commence à se maquiller.

RÉMY. — Moi non plus. Elle a de trop belles jambes et de trop chics seins ; c'est pas possible, me disais-je, c'est pas pour son mari tout seul.

PAËLE. — Surtout qu'il n'a rien d'affolant, Gustave ; un petit maigriot, déjà déplumé.

RÉMY. — Et pas robuste. C'est le moins fort de tous les machinistes...

PAËLE. — Enfin des goûts et des couleurs, n'est-ce pas ?

RÉMY. — Bien entendu. Voilà Achart !

Achart est une petite femme assez gentille, au museau rageur. Elle a un immense chapeau mousquetaire et un trop riche collet de velours rubis.

ACHART. — ... soir, Mesdames.

PAËLE ET RÉMY. — ... soir, Achart !

RÉMY, *elle se met du rose dans les narines et regarde Achart*. — Matin ! t'as une pelure neuve ?

ACHART. — Oui. Il est chic, pas, mon collet ?

PAËLE. — Il est trop grand pour toi, il te coupe en deux. Ça ne va pas aux femmes courtes, ces longs collets-là.

ACHART, *lettrée et railleuse*. — Vraiment ! Dis donc tout de suite qu'il est trop vert, va !

PAËLE, *naïvement*. — Vert ? Mais non, puisqu'il est rouge. D'ailleurs, je n'aime pas le rouge pour sortir ; c'est commun, c'est affichant, c'est grue ! J'porte jamais de rouge dans la rue, moi !

ACHART. — Tu préfères te mettre en rouge à ta fenêtre ; c'est plus commode certainement.

PAËLE. — Qu'est-ce que tu dis ? (*Menaçante*.) Répète un peu, pour voir !

RÉMY, *s'interposant d'une voix raisonnable*. — Allons ! allons ! Ne commencez pas vos attrapages. Vous aurez bien le temps, toute la soirée, de vous manger le nez !

A ce moment, Folain fait son entrée ; elle ressemble beaucoup à un dessin de Gerbault dans la *Vie parisienne*. C'est dire que cette jeune danseuse est grasse et mince, avec une figure toute ronde et charmante.

FOLAIN. — ... soir, Mesdames.

RÉMY, PAËLE, ACHART. — ... soir, Folain !

FOLAIN. — Vous êtes déjà maquillées ? Il n'est pourtant pas tard ?

RÉMY. — Si ! Neuf heures moins cinq.

FOLAIN. — Alors le premier coup est sonné ?

PAËLE. — Il y a longtemps !

FOLAIN, *jetant son manteau sur une chaise*. — Ah ! bien vrai !

Elle se déshabille en hâte.

RÉMY. — Dis donc, Folain, t'as pas rencontré Bernale ?

FOLAIN. — Oui ! elle est chez la concierge à faire têter sa petite. Elle montera sitôt que l'enfant sera endormie, dans une minute.

RÉMY. — Bernale ne t'a pas dit si elle avait trouvé mes tomates ?

FOLAIN. — Elle ne m'a rien dit. Oh ! à propos de Bernale, il en arrive une histoire ! Vous ne savez pas ce qui arrive ?

TOUTES. — Non ! Quoi ?

FOLAIN. — Que je vous le raconte vite avant qu'elle ne s'amène. Figurez-vous qu'un type s'est toqué d'elle...

PAËLE. — C'est pas le premier.

ACHART. — Tais-toi donc ! Faut toujours qu'elle interrompe, celle là !

PAËLE. — Dis donc ! celle-là ! De qui parles-tu ?

RÉMY, *à Paële et à Achart*. — Laissez-nous écouter Folain, voulez-vous ? Vous avez toute la soirée pour vous manger le nez. (*A Folain*.) Alors ?...

FOLAIN, *la figure pleine de cold-cream, parle avec volubilité*. — Alors ?... Sûr que ce n'est pas le premier qui se toque de Bernale ; mais de calé, de rupe comme celui-là, il n'en jaillit pas souvent sur le pavé ! Un prince, mes enfants, un prince en vrai, couronné : galette, jeunesse et tout. Avec ça, bel homme ; causant aussi doucement, aussi gentiment avec les femmes que s'il n'avait pas le rond...

RÉMY. — Tu le connais ?

FOLAIN. — Minute ! Attends un peu ! Il voit Bernale dans le ballet...

RÉMY. — Lequel ?

FOLAIN. — *Bacchis* ! Tu te souviens ? Elle était en faunesse, chouette comme tout avec son maillot gris, sa culotte courte garnie de fourrure de chèvre, son maillot de corps rose pâle et ses bras nus ; ses petits pieds, sa gueule de jeune chien. Bref, le type en devient fou. Il n'en dort plus. Il en est malade. Il la veut : il la lui faut !

PAËLE, *ironique*. — Pauv' chéri !

FOLAIN. — Il écrit, fait porter des gerbes, tout le tremblement. Rien ! Alors, ça le renverse, il n'est pas habitué aux rebuffades. Un prince, il faut se mettre à sa place, n'est-ce pas ? Il s'informe, et quand il apprend que son béguin est la femme d'un machiniste, une danseuse qui, entre la répétition du jour et la représentation du soir, fait sa cuisine, lave son linge et donne le sein à son bébé, ça le vexe excessivement qu'elle ne veuille pas marcher avec lui... Et alors qu'est-ce qu'il fait ?...

RÉMY. — Dépêche-toi donc, Bernale va arriver.

FOLAIN. — Il se fait présenter Lina de Mézidon, cette chic cocotte qui va débiter, ces jours-ci, aux *Gaités-Champêtres*, en qualité de Prima-Donna, autant dire : Prima-Tourta ! Comme ça, il pourra venir dans les coulisses, sous prétexte de causer avec Mézidon, mais, en réalité, pour tomber Bernale. Vous comprenez le coup ? Ça va être d'un rigolo !...

ACHART. — Et aussi profitable pour tout le monde, à commencer par toi, peut-être !

FOLAIN, *bonne fille*. — Moi ou une autre... C'est une affaire de veine. Tout le monde peut espérer gagner le gros lot.

PAËLE. — Oui, mais c'est Bernale qui a le bon billet jusqu'à présent.

RÉMY. — Elle s'en contre-fiche, puisqu'elle ne

s'en servira pas, vous le savez bien ! Tenez, la voilà !...

Bernale pousse la porte et arrive en coup de vent. C'est, en effet, une très belle et très admirable créature, blonde, dont le visage ressemble à une fleur rose entourée de blés murs.

BERNALE. — ... soir, Mesdames.

TOUTES. — ... soir, Bernale.

RÉMY. — Tu es rien en retard ! Tu as mes tomates ?

BERNALE, *donnant un paquet*. — Tiens ! les voici.

RÉMY. — Oh ! tu es gentille. Elles sont bien mûres ?

BERNALE. — J'ai pris ce qu'il y avait de mieux. Mais c'est d'un salé ! Six sous la pièce ! Je n'en revenais pas ! Je me suis disputée avec la marchande, elle m'a fait une petite diminution. Les six pour trente-cinq sous. Voilà la note. (*Elle tend à Rémy un chiffon de papier froissé*.) Ça va te faire un cataplasme un peu cher... Je sais bien que, lorsqu'on souffre, on n'y regarde pas... Mais, c'est égal ! Trente-cinq sous !

Vivement, elle arrache son corsage. On voit un corset de coutil gris ouvert de côté comme les corsets de nourrice. La chemise est blanche, mais de toile rude. Un jupon de laine noire glisse de ses hanches... Toutes la regardent attentivement, en silence, avec des mines pensives.

RÉMY, *doucement*. — Ta petite va bien ?

BERNALE. — Elle dort ! Elle a été joliment sage, aujourd'hui ! Figure-toi qu'elle n'a demandé sa goutte que quatre fois ! C'est une vraie chance, hein ? Comme ça j'ai pu aller au lavoir.

## PETITE CORRESPONDANCE

Un assez grand nombre de lecteurs nous ont écrit pour nous demander s'il leur est loisible de nous questionner sur tel ou tel point qui les embarrasse, médecine, droit usuel et administratif, renseignements d'ordre militaire, etc., etc.

Certainement, et nous nous efforcerons de répondre, dans tous les cas qui nous seront soumis, avec précision et clarté, de telle sorte que notre petite correspondance forme un ensemble de notes bonnes à conserver, une suite de conseils dont nos lecteurs un jour ou l'autre, pourront tirer profit.

## Le véritable inventeur des allumettes.

On lisait récemment dans les journaux :

— On vient d'enterrer à Jamathan, petite ville du Lot-et-Garonne, un vieil original du nom de Saimpé, qui avait à son actif toute une légende.

Le père Saimpé, comme on l'appelait, se flattait d'avoir poussé très loin ses études et ses expériences de chimie, et d'avoir devancé, notamment dans l'invention des allumettes, l'ingénieur Griffet et même le pauvre Jauria qui, jusqu'à son dernier soupir, se crut et se proclama l'auteur méconnu et volé de la mise en usage du soufre et du phosphore sous la forme qui vaut à la régie des millions annuels. Cette oraison funèbre est un peu sèche — sèche comme une allumette, et, par-dessus le marché, très injuste.

Le père Saimpé, mort nonagénaire, était authentiquement l'inventeur des allumettes.

Il s'avisait dix ans avant Jauria, son cadet, de cet utile perfectionnement qui est devenu depuis une première nécessité pour chacun de nous.

C'était en 1849. On ne connaissait alors que le briquet traditionnel et la boîte à phosphore en pâte.

Saimpé imagina ce qu'il appelait des escarbilles souffrées à blanc qui s'enflammaient par le frottement sur le revers d'un étui oblong qu'enduisait une légère couche de phosphore figé à froid.

En même temps qu'un mémoire copieux, il envoya au ministre des travaux publics de l'époque, M. de Montalivet, un échantillon de son « appareil ».

Nulle réponse ne lui fut faite. Il ne se découragea pas. D'année en année, il renouvela sa tentative. Assez riche et libre de ses mouvements, il put se payer des voyages à Paris vers les retraites mystérieuses des insaisissables et prépotents Qui-de-droit.

Puis Jauria lui souffla — c'est le cas de le dire — ses allumettes un peu primitives, mais qui n'en étaient pas moins la solution du problème du phosphore figé qui avait découragé Thénard, Bérort, Saint-Clair Deville et d'autres fameux chimistes.

De guerre lasse, le père Saimpé se tint pour battu et se drapa dans une résignation parfois hargneuse.

— Ils n'auront pas mon secret — répétait-il obstinément, quoique le secret fût éventé aux quatre points cardinaux.

Nous signalons le nom de Saimpé à la Société protectrice des inventeurs méconnus — si elle existe.

# Saint-Lazare

## II

Deuxième section. — Vieux tableaux et chromos. Les ateliers. — La ménagerie. — Quelques croquis. — Les malades et les enfants.

La pouponnière de Saint-Lago. — La puissance de l'argent. — Le quartier des aristocrates.

Les « Pistolières ».  
Une fin prochaine.

Dans la deuxième section, nous trouvons le quartier des *filles valides*.

C'est là que les prévenues attendent, après les formalités d'écrou, qu'on les envoie au dortoir ou en cellule.

Le dortoir est une pièce immense située sous les toits, en partie mansardée, et dont le plafond est excessivement bas.

A un bout du dortoir, une sœur couche dans une petite chambre d'où elle peut surveiller ses pensionnaires à travers un judas vitré.

A l'autre bout, sur un lit surélevé, couche une fille de service.

Le gaz brûle toute la nuit.

Il y a de tout dans ce dortoir.

On y voit des femmes à cheveux blancs, des filles de maison, des prostituées à la figure peinte et plâtrée, des gigolettes aux cheveux coupés.

Toute la triste gamme de celles qui font métier de leur corps ! En cherchant bien dans ce troupeau, on trouve quelques têtes gracieuses, quelques beaux yeux intelligents et doux, mais la plupart des prisonnières sont fanées, flétries avant l'âge.



Une cellule de la ménagerie.

On en voit d'horribles, ridées, couperosées, ravagées...

C'est le vice dans toute sa hideur !

Toutes ces femmes sont paresseuses. On les fait cependant travailler.

Différents ateliers se les partagent suivant les catégories auxquelles elles appartiennent.

### Le travail.

L'atelier des *jugées* est appelé : *Atelier de la grosse couture*. C'est une grande pièce au milieu de laquelle se trouve un gros poêle de fonte.

Dans une sorte de chaire élevée se tient la sœur surveillante. Sur le mur sombre se détache la pâleur d'un Christ en ivoire...

Une vingtaine de femmes sont assises sur des chaises à quelque distance les unes des autres. L'atelier a quatre machines à coudre dont on entend sans interruption le rapide tic-tac.

Chaque détenue a, près d'elle, par terre, une bouteille de tisane et une tasse.

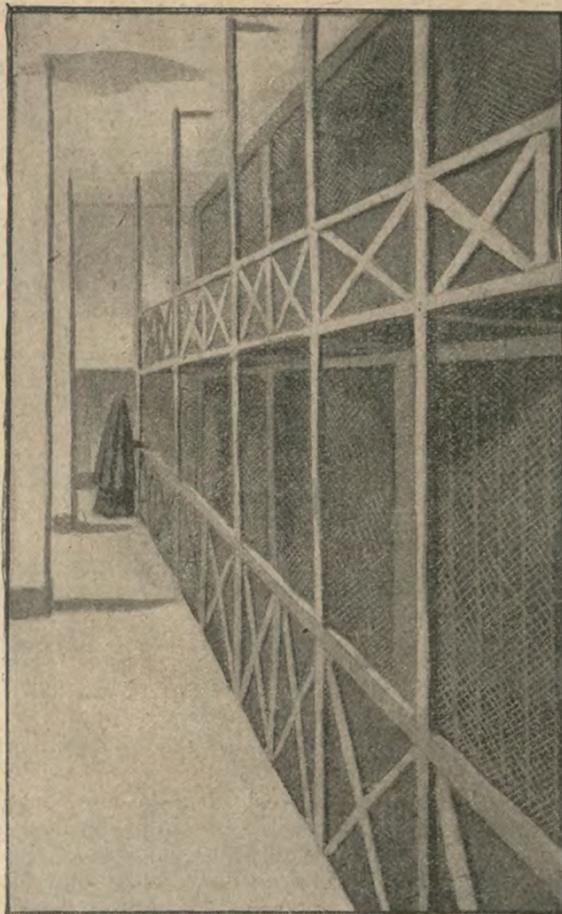
Toutes ces malheureuses ont l'air résigné et travaillent ou font semblant de travailler.

Il leur est interdit de parler, mais on entend parfois des chuchotements et des rires étouffés que réprime aussitôt la sœur surveillante.

A côté de l'atelier de la grosse couture se trouve l'atelier des *matelas*. C'est le plus dur des ateliers de Saint-Lazare, mais c'est aussi celui où l'on gagne le plus d'argent.

C'est là que l'on refait et que l'on carde tous les matelas des prisons de Paris.

L'atelier des *filles valides* est plus gai, mais on y travaille à peine. C'est la petite classe et la sœur qui le dirige à fort à faire pour maintenir l'ordre.



La ménagerie.

Toutes les détenues sans exception portent une robe bleue, un fichu à petits carreaux bleus et blancs, un bonnet marron et une ceinture en gros treillis bleu. Les jugées, gardées comme auxiliaires, ont le même costume et couchent non en dortoir, mais dans des chambres à plusieurs lits.

### La ménagerie.

Au deuxième étage du quartier des jugées on voit un des coins les plus pittoresques de la maison : *La ménagerie*.

Ce sont deux rangées de cellules superposées ouvrant toutes sur un couloir central aussi noir qu'un four.

Ces cellules sont formées par des cloisons de bois ; le côté opposé au couloir central est fermé du haut en bas simplement par un grillage de fil de fer.

Une galerie très étroite court le long des grillages de la *ménagerie*.

Les cellules sont meublées d'un lit de fer, d'un tabouret et d'une planchette qui se lève et se rabat.

Ce quartier est réservé aux « *chambardeuses* », à celles qui ne veulent point se plier à la discipline du lieu.

J'ai parcouru ce *carcere duro* et j'y ai vu derrière des grillages, dans des cases étroites, de pauvres femmes pâles qui ressemblent à des spectres.

Elles fixent sur le visiteur des yeux étranges et certaines crachent à la figure de ceux qui s'approchent trop près de leur cellule.

En dépit d'une surveillance plus sévère ici que partout ailleurs, ces femmes trouvent le moyen de correspondre entre elles en cognant aux cloisons ou en criant à tue-tête.

Si la sœur les invite au calme, elles l'injurient et la menacent de la frapper dès qu'elles sortiront de leur geôle.

On le voit c'est la lie de la prison que l'on enferme dans la *ménagerie*.

Cependant, quelques détenues qui veulent être seules demandent comme faveur d'être placées dans ce quartier sombre et triste.

La plupart des habitantes de cette partie de Saint-Lazare sont presque exclusivement des prostituées coupables de délits de droit commun.

### La récréation.

Les filles qui ne sont pas en cellule, font dans la cour une promenade d'une demi-heure, matin et soir.

Bien curieuse cette cour à l'heure de la récréation. Il y a là quelquefois deux à trois cents femmes qui marchent en rang sous l'œil des surveillantes.

Tout ce monde a l'air calme, résigné, soumis, mais si les sœurs se relâchent un instant de leur surveillance, alors cela devient une cohue, un désordre indescriptible.

Les rangs sont rompus, les filles s'injurient, se poursuivent en hurlant.

Certaines mêmes profitent de cette débandade pour vider une vieille querelle et se livrent à un pugilat qui n'a rien d'esthétique.

Si la révolte se prolonge, les sœurs sont obligées de faire appel aux gardiens qui se chargent de rétablir l'ordre.

Mais ces petites émeutes sont rares, car elles coûtent cher aux détenues.

On les prive de récréation pendant huit ou quinze jours et elles sont très sensibles à cette sorte de punition.

Elles sont obligées de rester entre quatre murs et de travailler.

Quelquefois on les prive en outre de « *parloir* ».

C'est pour elle le summum du châtement.

Lorsqu'elles entendent dans les couloirs les pas de celles qui se dirigent vers le parloir, elles entrent dans des fureurs folles.

Les unes frappent les portes à coup de tête et à coups de poings, les autres se lamentent, pleurent et supplient qu'on leur permette d'aller voir leurs parents.

Quelquefois la sœur se laisse attendrir. Il faut voir alors avec quelle reconnaissance, quelle joie les détenues la remercient.

Les parents sont admis au parloir ordinaire, les mercredis et samedis de onze heures et demie à une heure et demie pour les prévenues ; le jeudi de onze heures et demie à une heure et demie et le dimanche de onze heures à deux heures pour les jugées.

Le parloir de faveur, qui a lieu le dimanche et le mercredi, est généralement accordé, sur simple demande, aux femmes prévenues ; les condamnées doivent pour l'obtenir, adresser au préfet de police une demande avec avis du directeur.

Indépendamment du parloir dont nous parlons ci-dessus, il en existe un autre, réservé aux avocats.

C'est une pièce étroite et mal éclairée, dans laquelle est placée une longue table de bois noir.

Sur les murs, on lit d'un côté : « *Prévenues* », de l'autre : « *côté de MM. les avocats* ».

C'est là que toute la journée, les défenseurs peuvent voir leurs clientes.



La cour.

**L'infirmérie spéciale.**

Parlons maintenant de l'infirmérie spéciale qui occupe à Saint-Lazare une si grande place.

Elle renferme en moyenne de 250 à 300 femmes en traitement.

Cinq médecins, trois chirurgiens, six internes titulaires et six internes provisoires y sont attachés.

L'infirmérie spéciale comprend trois bâtiments en équerre au milieu desquels se trouve une cour.

Le bâtiment du milieu a un rez-de-chaussée et trois étages; ceux des ailes n'ont que deux étages.

Il y a en tout vingt et une salles.

Cinq cabinets de visite sont installés au rez-de-chaussée et chacun des médecins a dans son service quatre salles de l'infirmérie.

Les femmes vieilles et impotentes ne sont pas mêlées aux autres.

Elles occupent des salles spéciales appelées « maisons de retraite ». Toutes ces salles sont bien éclairées et très aérées. Elles donnent sur des galeries vitrées qui prennent jour sur la cour.

Les parquets sont cirés et brillent comme des glaces, tout est propre, bien astiqué. La plupart des femmes se lèvent dans la journée et couchent auprès de leur lit.

Quelques-unes ont des mines jaunes, terreuses... d'autres, au contraire, ont le teint frais. On ne supposerait jamais qu'elles sont... malades.

Dans chaque salle, c'est une fille de service qui est chargée de maintenir l'ordre. Il y a aussi une *fille d'ouvrage* qui surveille le travail sous la direction des sœurs.

Au milieu de la galerie, à chaque étage, est un petit autel avec des fleurs, des cierges, une statue de la Vierge et un Christ.

On y fait la prière en commun, matin et soir.

Les femmes de l'infirmérie reçoivent leur nourriture dans les salles.

On apporte, à certaines heures, une énorme bassine contenant le bouillon ou la viande et les légumes et les femmes viennent toutes avec leurs gamelles recevoir leurs portions.

Cependant, si tout est propre et bien tenu dans l'infirmérie, les murs des corridors et des escaliers qui y conduisent sont barbouillés d'inscriptions et de dessins immondes.

Tous les ans, on est obligé de passer les murs à la chaux pour faire disparaître ces ordures.

Un interne auquel nous demandions comment il pouvait se faire que malgré la surveillance, les filles pussent arriver à salir ainsi les murailles, nous expliqua que les détenues sont rouées comme des Apaches.

— On a beau les surveiller, nous dit-il, elles arrivent quand même à écrire le long des couloirs.

« Ces filles sont extraordinaires d'astuce et d'audace. Comme on leur défend de correspondre avec leurs amants, elles épanchent le trop-plein de leurs cœurs sur les murailles où elles gravent des phrases horribles... »

« On les punit sévèrement quand on les pince... mais on les pince rarement. »

« Certaines m'écrivent même des lettres qui sont des chefs-d'œuvre d'immoralité et de luxure. »



Le parloir.

**Le petit local.**

On comprend que pour calmer la fièvre dévorante de ces emmurés il est quelquefois nécessaire de les châtier sévèrement, aussi l'infirmérie spéciale possède-t-elle huit cellules de punition dont l'une est dite *cachot noir* ou *petit local*.

Ce sont d'étroites pièces avec des fenêtres à tabatière, ayant pour tout meuble une sellette de bois.

Les malades de l'infirmérie ont une peur atroce de ces réduits obscurs où elles sont fort mal.

Quand elles y ont passé une journée elles se montrent d'une douceur évangélique et semblent soumises à jamais.

Mais chez ces filles les bons sentiments ne durent

Le quartier des nourrices a deux dortoirs : un pour les prévenues et un autre pour les condamnées.

Les nourrices ne sont obligées à aucun travail.

Quand il fait beau, elles passent leur journée dans une grande cour plantée d'arbres...

Quand elles ne sont pas en plein air, elles restent dans les dortoirs.

Et c'est un spectacle navrant que celui de ces salles où s'agitent, crient, pleurent des enfants qui ont pour demeure une prison!

Une sœur a la surveillance de chaque dortoir de nourrices.

Les religieuses s'occupent de tous ces marmots, les amusent et les caressent.

A côté de leurs dortoirs les mères ont une petite cuisine où elles préparent elles-mêmes la nourriture de leurs bébés.

Et il faut voir avec quel soin, quelle joie même ces malheureuses s'acquittent de ces fonctions.

Tous les bébés ont des mines superbes et, bien qu'issus la plupart du temps de mères malades et de pères alcooliques, ils brillent de santé...

Pauvres petits êtres! Quel avenir leur est réservé?

La prison les élève; qui sait si elle ne les reprendra pas plus tard!

Il est aussi curieux de constater de quelle affection, de quelles prévenances les autres détenues entourent ces marmots.

C'est à qui les bercera, les cajolera. Pour un peu on se battrait à cause d'eux...

**La pistole.**

Avant de quitter Saint-Lazare nous sommes obligés de parler un peu du régime de la *Pistole* qui existe encore dans cette prison.

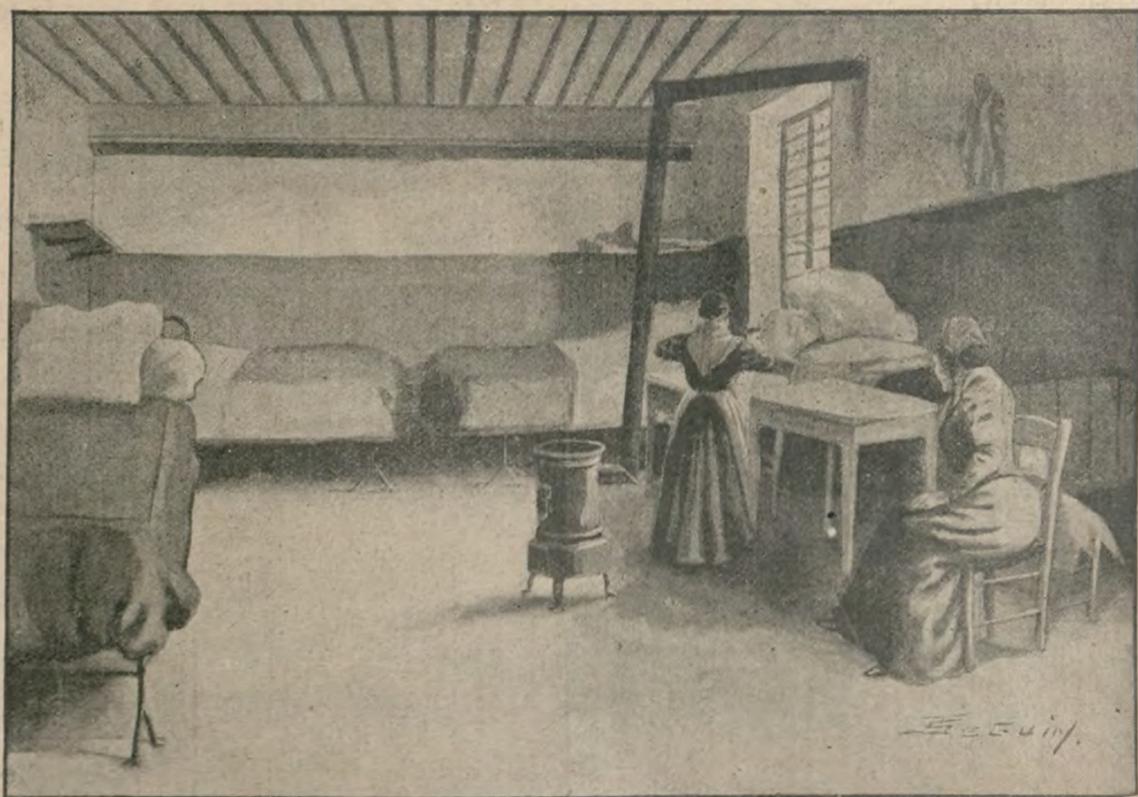
Partout ailleurs on a renoncé avec raison à ce système anti-égalitaire qui crée, moyennant finances, des catégories de détenues privilégiées.

A Saint-Lazare, on peut avec de l'argent adoucir les rigueurs de la captivité.

Les « pistolières » — c'est ainsi qu'on appelle les aristocrates de la maison — paient 7 fr. 50 par mois pour la location d'une chambre.

Chaque chambre de la « Pistole » reçoit de trois à dix *locataires*.

Combien de femmes ont quitté de luxueux hôtels pour venir échouer à la *pistole*!



Une chambre de la pistole.

point et elles ne tardent pas à réintégrer le cachot qu'elles s'étaient juré de ne jamais revoir.

Tant il est vrai que certaines créatures sont absolument incapables de s'amender!

**Les nourrices.**

Il existe encore à Saint-Lazare un quartier spécial qui mérite une description : c'est le *quartier des nourrices*.

Il y a toujours parmi les détenues un certain nombre de femmes ayant des enfants en bas-âge.

De plus, il naît en moyenne vingt enfants dans la prison chaque année.

Les femmes condamnées à une longue peine et ayant un nourrisson sont, par humanité, conservées à Saint-Lazare jusqu'à ce que leur enfant atteigne quatre ans.

Qui sait même si un jour Mme Humbert, ne sera pas arrachée aux douceurs d'une tranquille villégiature, pour être amenée à Saint-Lazare où elle ne manquera pas d'éclipser les « pistolières » de haut vol?

Elle se trouvera là en excellente compagnie et elle pourra partager sa chambre avec des aventurières de marque et des filles de grande vie.

Elle pourra même contempler, en passant au greffe, un énorme coffre-fort qui lui rappellera sa splendeur passée.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur Saint-Lazare mais nous croyons avoir assez complètement étudié les différentes sections de cet établissement.

Bientôt la prison du faubourg Saint-Denis va tomber sous le pic des démolisseurs et il se pourrait que cet article servît d'raison funèbre à l'antique et célèbre maison d'arrêt.

ARNOULD GALOPIN.



Le cachot noir.

# La Favorite

ROMAN HISTORIQUE INÉDIT

PAR

ARTHUR BERNÈDE

PREMIÈRE PARTIE

UN DRAME DE FAMILLE

XII (Suite).

— Il faudrait tuer d'abord le comte d'Elven.  
— Cela se peut.  
— Puis démolir de fond en comble son hôtel de la rue des Tournelles...  
— Ceci est moins commode.  
— Et encore, qui nous dit que nous retrouvons ces lettres.  
— Mais, toi... cependant... tu les as vues?...  
— Oui, Monseigneur.  
— Et comment cela?  
— Ne m'avez-vous point chargé, il y a quelque temps, de surveiller M. d'Elven?  
— C'est exact.  
— Eh bien... je suis entré chez lui comme laquais... Un soir, qu'il parcourait cette suggestive correspondance, j'ai lu par-dessus son épaule, et...  
— Comment ne t'es-tu pas emparé de ces lettres?  
— Que Monseigneur me pardonne... mais, peu habitué au service qu'un laquais doit rendre à son maître, j'ai, dès le lendemain de mon entrée en fonctions, brisé une superbe aiguère, si bien que M. d'Elven, qui est très violent, m'a mis à la porte, en me traitant de maroufle!

Paire-d'échasses admirait la facilité avec laquelle son ami travestissait la vérité.  
— Tout cela, fit M. de Beaumont, ne nous donne pas ces lettres... et je ne vois pas le moyen de nous en emparer.

— Il en est un, cependant, reprit Nez-en-moins, qui jubilait dans son for intérieur de voir le « patron » tomber ainsi dans le piège qu'il lui tendait.

— Lequel? demanda le lieutenant de police vivement intrigué. Allons, parle!

— Monseigneur... Comme vous allez en juger par vous-même, ce moyen est des plus simples.

Vous possédez des lettres de la marquise. Veuillez m'en remettre une. J'imité à merveille toutes les écritures. Il me sera facile d'imiter celle de Mme de Pompadour, et d'envoyer en son nom, à M. d'Elven, un billet lui demandant de lui restituer sa correspondance.

— Mais s'il la brûle.  
— Est-ce qu'un amoureux brûle les lettres de sa maîtresse.

— Tu as raison. Mais cette lettre de la favorite dont tu as besoin, ne doit pas sortir d'ici.

— Oh! Monseigneur... en dix minutes, mon petit travail sera terminé. Et si Votre Excellence veut bien seulement me donner un coin sur le bureau, avec une bonne plume bien taillée, elle pourra juger par elle-même que je n'ai pas exagéré mon talent de calligraphe.

— Soit... fit M. de Beaumont.

Paire-d'échasses pensait :

— Décidément, Nez-en-moins est beaucoup plus fort que moi.

Le lieutenant de police, n'avait aucun motif de soupçonner ses agents, mais, par surcroît de précautions il leur ordonna de se retirer un instant.

Les deux hommes obéirent.

Nez-en-moins fit une légère grimace.

Resté seul, M. de Beaumont se dirigea vers une immense bibliothèque qui garnissait presque entièrement l'un des panneaux de son cabinet.

Il appuya sur un ressort secret dissimulé dans la boiserie de la bibliothèque.

Une partie de l'un des rayons sur lesquels s'alignaient des livres richement reliés s'écarta lentement, laissant apercevoir, pratiquée dans le mur, une assez vaste cachette, dont le lieutenant de police retira les lettres qu'il avait prises au chevalier d'Hervilly.

Il en choisit une, au hasard, puis, ayant soigneusement remis tout en place et fermé la cachette... il vint se rasseoir devant son bureau, et frappant sur un timbre, donna l'ordre à l'huissier de faire rentrer Nez-en-moins seulement.

— Voici... lui dit-il, en lui tendant la lettre qu'il avait réclamée. Asseyez-vous là... et travaillez.

Nez-en-moins ne se le fit pas dire deux fois.

Au bout d'un quart d'heure, il avait composé un billet où l'écriture et même le style de la marquise de Pompadour étaient si merveilleusement imités qu'il devenait impossible de mettre en doute son authenticité.

M. de Beaumont ne put retenir une exclamation de surprise.

— C'est parfait!... fit-il... Je ne vous connaisais point ce talent. Nous pourrions peut-être l'utiliser.

— A vos ordres, Monseigneur!

— Et maintenant, il ne te reste plus qu'à m'apporter la correspondance de la marquise.

— Je vous demande vingt-quatre heures.

— Entendu.

— Au revoir, Monseigneur.

— Au revoir!

Et Nez-en-moins s'en fut rejoindre Paire-d'échasses.

— Tous deux, sans échanger une seule parole, quittèrent l'hôtel du lieutenant de police.

Lorsqu'ils furent dans la rue, Paire-d'échasses dit simplement à son chef de collaboration :

— Eh bien?...

— Eh bien!... je crois que ça y est.

— Pas possible!...

— Je ne sais pas exactement où le « patron » cache ses papiers, mais j'ai la certitude absolue que c'est dans son cabinet.

— Comment cela?

— Il n'a d'autre issue que la porte par laquelle nous sommes entrés. Or, lui, n'est pas sorti de son cabinet. Quand je suis revenu, il avait une des lettres. Donc elles sont là... Il ne s'agit plus que de trouver l'endroit. Pour ça, nous avons le temps...  
— Combien?  
— Vingt-quatre heures.

— Seulement!

— C'est plus qu'il n'en faut, j'en suis sûr!

— Si tu en es sûr, ça va bien. Et, que faisons-nous, ce soir?  
— Nous allons immédiatement prévenir M. d'Elven de ce qui se passe.

— Mais le « patron » lui, qu'est-ce qu'il dira, quand il s'apercevra que nous l'avons mystifié.

— Oh! j'inventerai bien quelque chose pour nous tirer d'affaire.

— Alors, je suis tranquille...

— Et moi donc!...

— A moi, la petite propriété à la campagne.

— A moi, la guinguette fleurie pour les amoureux.

— Nez-en-moins!

— Paire-d'échasses!

— C'est bon d'être honnête.

— Ça doit être encore bien meilleur d'être riche!

— En route pour chez M. le Comte!

— Allons-y... ma vieille...

... Aussitôt après le départ de ses agents, M. de Beaumont s'était plongé dans la lecture des rapports qu'il devait présenter le lendemain au roi.

Louis XV aimait beaucoup à se faire lire les aventures scandaleuses et secrètes, si fréquentes sous son règne.

C'était, d'ailleurs, la seule chose dont il s'occupait.

Pour lui, toutes les affaires de son royaume se résumaient dans les récits que le lieutenant de police pour plaire à Sa Majesté, s'efforçait de rendre les plus hardis, les plus grivoises possible.

Au besoin, lorsqu'il manquait de nouvelles, il en inventait.

Lorsqu'il avait à se débarrasser ou à se venger de quelqu'un, il ne se gênait nullement pour le mêler à ces histoires grivoises, et lui prêter un rôle susceptible d'attirer sur lui la colère du roi.

Aussi beaucoup de gens étaient-ils surpris de

trouver, à leur réveil, une lettre de cachet les envoyant à la Bastille, ou un ordre d'exil les chassant du royaume, sans qu'ils aient eu la moindre peccadille à se reprocher, ou la plus légère irrégularité sur la conscience.

Mais le roi avait une confiance aveugle en M. de Beaumont.

On voit comment celui-ci en profitait. Lui-même goûtait une satisfaction profonde, une sorte de joie féroce à confectionner ces rapports d'après les notes que ses subalternes lui apportaient.

Ce qu'il écrivait en ce moment, c'était un récit perfidement fait, et dans lequel il trouverait le moyen de se débarrasser encore de quelque gêneur...

Un sourire mauvais plissait ses lèvres. Cet homme était bien la personnification du mal!

Cruel d'instinct, il n'était vraiment heureux que lorsqu'il faisait souffrir.

Deux légers coups frappés à la porte lui firent relever la tête.

C'était le signal convenu entre l'huissier et lui, et par lequel on lui annonçait une visite importante.

— Entrez, fit-il!

L'huissier parut.

— Une dame, dit-il, qui n'a pas voulu me dire son nom, insiste pour être reçue par votre Excellence.

— Puisqu'elle ne veut pas se nommer... inutile.

— Cette dame prétend que votre intérêt aussi bien que le sien, est que vous la receviez immédiatement. Elle semble en proie à un trouble violent. Elle pleure et supplie qu'on la reçoive.

— Est-elle belle? demanda M. de Beaumont, avec un certain empressement.

— Son visage est recouvert d'une épaisse mantille, mais sa démarche est noble... on devine une grande dame...

— Alors, qu'elle entre...

Un instant après, l'huissier faisait pénétrer la solliciteuse dans le cabinet de M. de Beaumont, puis, discrètement, se retira.

Lorsqu'elle fut en présence du lieutenant de police, la dame inconnue, brusquement, releva son voile.

Alors, M. de Beaumont, devint horriblement pâle... et, d'une voix que la fureur faisait trembler il s'écria

— Vous, vous... Que venez-vous faire ici?...

Et la dame répondit :

— Régler nos comptes!

XIII

CE QU'UNE MÈRE PEUT SOUFFRIR

M. de Beaumont était en proie à un trouble inexprimable. On eût dit que cette femme, qu'il avait devant les yeux, était pour lui l'évocation d'un passé terrible.

Au maintien assuré de l'étrange visiteuse, aux simples mots qui, froidement, mais avec une force de volonté inouïe, étaient tombés de ses lèvres, le lieutenant de police avait compris qu'une grave explication devenait inévitable.

D'un geste, il invita son interlocutrice à s'asseoir, et lui-même, tout en s'efforçant, sinon de reprendre tout son calme, mais du moins d'en avoir l'air, se composa l'attitude d'un homme qui est décidé à écouter patiemment et avec bienveillance ce qu'on veut lui raconter.

— Monsieur, commença la dame mystérieuse, pour la première fois depuis vingt ans, j'ai le droit de me présenter devant vous, et de venir enfin vous réclamer l'enfant que j'ai été contrainte de vous abandonner.

Beaumont, malgré toutes ses qualités de merveilleux comédien, ne put réprimer un wif tressaillissement.

— Mon mari, reprit la dame, vient de mourir.

— Ce pauvre marquis d'Elven, fit le lieutenant de police... en effet... je savais... il y a trois mois environ...

— Il est mort, ignorant qu'il y a vingt ans, durant la mission que le roi lui avait confiée à la cour d'Autriche, et qui dura près d'un an, j'ai été assez coupable, assez infâme pour me donner à vous,

pour devenir votre maîtresse. Ah! j'en ai été cruellement punie.

— Ma chère Thérèse...

— Oui... le marquis d'Elven, cet homme loyal et bon entre tous, a succombé sans avoir appris ma criminelle trahison, et sans se douter que de notre liaison était né un enfant, une fille, que j'ai dû vous laisser. Et maintenant que l'homme dont je portais le nom a disparu, maintenant que je n'ai plus à redouter sa colère, son mépris, et sa douleur, aussitôt que ma santé, si ébranlée, me l'a permis, je suis venue vous demander ce que vous avez fait de ma fille, de la vôtre... afin qu'à mon tour, je puisse la connaître, la serrer dans mes bras, et lui demander pardon de l'avoir abandonnée...

— Thérèse, reprit hypocritement M. de Beaumont, croyez que j'ai mis tout en œuvre pour que votre fille, la nôtre ait tous les soins nécessaires...

— Vous n'avez fait que votre devoir...

— J'ai pris une part très vive aux larmes que vous avez versées en vous séparant de cet être que vous aimiez... que nous aimions...

— Et, interrompit la marquise, qui a dû supporter, si injustement, les conséquences néfastes de notre faute...

— Soyez persuadée que j'ai veillé de mon mieux sur notre fille. Les nouvelles que je vous faisais parvenir avec toute la discrétion nécessaire, ont dû vous rassurer à ce sujet.

— Eh bien! non, depuis vingt ans, Monsieur, je souffre tout ce qu'une mère peut souffrir. Chaque jour, je me demande ce qu'est devenue ma fille, que je n'ai fait qu'entrevoir, à laquelle je n'ai donné qu'un simple baiser, et ce baiser a été à la fois celui de la maternité et celui de l'adieu. Au moment de la naissance de l'enfant, vous m'avez conduite dans une campagne isolée... dans une maison qui semblait pour ainsi dire abandonnée... Et le soir même où j'ai mis au monde notre pauvre petite, vous l'avez arrachés d'entre mes bras, vous l'avez emportée... J'ai entendu très distinctement le roulement d'un carrosse... C'était elle qu'on emmenait, vous m'avez dit: rassure-toi, tu la reverras bientôt... Et lorsque au risque de me compromettre, mais poussée par cet irrésistible sentiment que Dieu a mis au cœur des mères, je me suis présentée chez vous, et que je vous ai prié, supplié de me montrer un seul instant mon enfant, vous m'avez répondu: « C'est impossible... Vous n'auriez pas la force de ne pas lui dire que vous êtes sa mère...

Et au nom de votre honneur, au nom de celui de votre époux, vous n'en avez pas le droit. Mieux vaut vous résigner. » J'ai suivi vos conseils, je me suis tue... j'ai pleuré en silence; j'ai souffert mille tortures.

Mon unique consolation était de voir grandir mon fils, mon Raoul... Un jour, il eut un mot qui me bouleversa: « Mère, me dit-il, comme j'aurais aimé à avoir une jeune sœur... Il me semble que j'aurais été pour elle, dans la vie, un grand ami, et que la pensée que j'avais à aimer et à défendre au besoin un être frêle, fait de douceur et de bonté, m'aurait empêché de me livrer à ces folies qui t'ont si souvent causé tant de peines!

— En effet, reprit M. de Beaumont, qui semblait avoir un grand intérêt à faire dévier la conversation, Raoul a dû vous causer de nombreuses inquiétudes... En ce moment même, je crains bien qu'il ne soit mêlé à une entreprise qui pourrait le conduire très loin.

(A suivre.) ARTHUR BERNEDE.

**LA POUDRE** de Riz SIMON à la violette obtient le plus vif succès; c'est le dernier mot de l'élégance féminine.

## Conseils de l'Oncle Robert

### La meilleure manière d'arroser.

Vous pensez, sans doute, chers lecteurs, qu'elle est connue depuis longtemps la meilleure manière d'arroser, celle qui consiste à imiter la pluie du ciel, en versant l'eau par la pomme d'un arrosoir.

Détrompez-vous. Le système opposé est le plus parfait. Les Américains qui vraiment arrivent souvent les premiers aux bonnes et pratiques découvertes ont prouvé que l'arrosage par les dessous était de beaucoup plus désirable.

Du premier coup d'œil, vous en voyez quelques avantages.

Vous que la soif de vos plantes tourmente, petits et grands jardiniers, et qui, le nez en l'air, observez d'un air désolé le nuage qui fuit, songez à l'énorme économie d'eau obtenue par ce moyen.

Elle ne s'évapore pas comme dans le cas d'arrosage sur la multiple surface des tiges et des feuilles, évaporation considérable en été. Elle ne se perd pas stérilement dans les intervalles qui séparent les plantes.

Vous supprimez la main-d'œuvre, et le salaire des gens nécessaires à l'arrosage d'un grand jardin est une forte dépense au bout d'une saison.

Enfin, vous empêchez les déprédations des limaces

détestées, la sécheresse de la surface de la terre ne le sollicitant guère à leurs néfastes promenades à travers les plates-bandes.

Mais, vous vous inquiétez, vous vous demandez si ce nouveau mode d'arrosage n'est pas nuisible aux cultures, objets de tant de labeur et de soins, s'il vaut en définitive le jet dirigeable du tuyau en caoutchouc qui a déjà remplacé l'honnête et classique arrosoir. Très peu pratique l'arrosoir. Ne faut-il pas après l'avoir vidé retourner à la fontaine, le remplir, en perdre la moitié en chemin. Son emploi n'est bon que pour un jardinet de quelques mètres carrés.

Rassurez-vous, chers lecteurs, le système que je préconise aujourd'hui auprès de vous n'est aucunement nocif pour les plantes. Les expériences les plus scientifiques, donc très concluantes, ont même prouvé que l'arrosage américain était supérieur à celui employé jusqu'ici.

On a cultivé simultanément deux carrés de dimensions identiques.

L'un fut arrosé à la mode nouvelle et l'autre selon l'usage antique. Les radis de la première catégorie donnèrent un rendement en poids de 14, 5 pour 100 plus élevé que celui des autres. De plus, la proportion des radis de belle qualité était de 16 pour 100 supérieure dans le premier carré.

Ce beau résultat n'a d'ailleurs rien de miraculeux. Aucune quantité appréciable de l'eau attribuée à la plante ne se perd. Elle se charge de tous les sucs de la terre. Les racines l'absorbent, et elle se transforme en une sève riche qui monte dans les vaisseaux de la plante et fournit à ses tissus les principes les plus nutritifs.

Au cours des différentes expériences on releva plusieurs observations fort intéressantes à différents points de vues et toutes en faveur de la nouvelle méthode.

Entre autres on remarqua que l'arrosage souterrain empêchait la formation des moisissures qui se développent sur les jeunes plantules.

De fait, on obtient en produits marchands le double de ce que produit le système ancien et encore usuel.

Vous voici convaincus, amis lecteurs, de l'excellence de l'arrosage par les racines. Une fois la valeur du principe démontrée, l'application en est très simple.

On établit sous le jardin ou le champ une canalisation placée à une profondeur variable avec la nature des cultures. Les canaux doivent se ramifier en un immense réseau sous toute la surface. Des trous sont percés dans les canaux aux distances convenables et concentrent l'eau disponible sur les racines mêmes de la plante.

Emparez-vous du système américain, amis lecteurs, allez au rebours de la nature en arrosant vos plantes par la racine, pour le plus grand bien de vos potagers et la magnificence de vos massifs de fleurs. Vous deviendrez un jour les glorieux lauréats d'un concours agricole pour une gigantesque carotte ou une tomate monstre.

ONCLE ROBERT.

## CHRONIQUE MÉDICALE

### LA MÉDICATION PHOSPHORÉE

Bien qu'on soit généralement très ignorant des choses de médecine, il est certaines notions classiques que tous auraient le plus grand intérêt à connaître; leur utilité évidente, la nécessité de recourir à elles à chaque instant de la vie, en font pour ainsi dire l'alphabet indispensable de ceux qui considèrent qu'en tout, se bien porter est le premier agrément. Mais le sujet n'est pas sans quelque aridité; d'autre part, le siècle commence en tristesse... Alors, on va aux choses gaies. C'est dans l'ordre!

Parmi les vérités connues du plus grand nombre, il en est une qui prime cependant: c'est l'obligation dans laquelle nous nous trouvons pour maintenir notre bon équilibre vital, de réparer au fur et à mesure qu'elles se produisent, les pertes de la substance nerveuse et de recourir à la médication phosphorée, seule capable d'amener cette réparation.

Toutefois, si l'utilité de la médication phosphorée apparaît aujourd'hui indéniable pour tous, il n'en est pas de même de la forme de cette médication. Tout le monde est, en effet, d'accord sur la nécessité d'utiliser les phosphates; mais, ce que la plupart ignorent — et je parle ici du plus grand nombre de nos praticiens — c'est que les phosphates ne sont assimilables que sous une seule forme: les céréalo-phosphates ou phosphates extraits des céréales. Préparés chimiquement sous le nom de phosphates ou de glycérophosphates, ils passent dans l'organisme sans être assimilés, tel un grain de sable qu'on trouverait intact à la sortie.

Voici d'ailleurs qui va le prouver.

On trouve le phosphore dans tous les organismes vivants; le système nerveux et le système osseux en contiennent des quantités des plus appréciables. Lorsque ces quantités viennent à faire défaut aux cellules nerveuses, celles-ci perdent de leur vitalité. Or, le système nerveux est le grand régulateur de la vie; c'est lui qui assure aux cellules composant notre corps leur existence propre; si le phosphore vient à leur manquer tout l'organisme est troublé.

Lorsque les cellules vivantes cessent ou de se nourrir suffisamment ou d'éliminer les produits de la désassimilation des matières nutritives, cela constitue un état pathologique admirablement défini par le professeur Bouchard dans sa

théorie des maladies de la nutrition sous le nom d'arthritisme.

Pour le maître, l'arthritisme est une diathèse causée par « le ralentissement de la nutrition ». De cette diathèse relèvent de nombreuses maladies qui, peu graves au début, vont toujours en augmentant. C'est l'obésité précoce, qui résulte d'une insuffisance d'élimination des matières grasses: le diabète, qui provient d'une insuffisance d'élimination du sucre, les rhumatismes, la goutte, la gravelle, affections dans lesquelles certains sels restent en excès dans le corps; à côté de ces entités morbides, il faut placer d'autres symptômes de l'arthritisme, tels que la calvitie, l'impuissance. Ajoutez à ce cortège la descendance, qui s'en ressent et devient arthritique elle aussi.

Le phosphore intervenant ici sous une forme assimilable — ceci est essentiel et je le répète à dessein — rendra au système nerveux, sa vitalité, son action puissante. En régularisant les phénomènes de nutrition et de dénutrition, il combattra victorieusement cette prédisposition, ou mieux cette diathèse, d'où découlent tant de maux.

L'arthritisme et ses manifestations ne sont pas seuls justiciables du traitement par le phosphore. Il faut encore citer la chlorose et l'anémie, qui font tant de victimes chez les jeunes filles, et qui résultent d'une mauvaise qualité du sang, par insuffisance de phosphore. Les symptômes sont connus! Pâles couleurs, étouffements, palpitations, syncope, perte des forces, etc. Mais il est une anémie sur laquelle il faut particulièrement insister, car elle n'est souvent que passagère, c'est l'anémie des femmes enceintes.

Le petit candidat à l'existence prend à sa mère ses éléments de formation; il vit de son sang, il se nourrit d'elle. Qu'elle « ne soit pas très forte » et la voilà fatiguée d'abord, épuisée bientôt; à ses globules sanguins, le fœtus emprunte le phosphore nécessaire à la production de ses os, de ses cartilages, de son cerveau; et lorsqu'il paraît à la lumière, beau et fort; il laisse celle qui lui a donné le jour dans un état de profonde anémie dont elle à peine à se relever.

Ici encore, le traitement phosphaté sera souverain.

Il réussira, à plus forte raison, dans les maladies par faiblesse nerveuse, comme la neurasthénie, l'impuissance, la frigidity, et toutes les affections dans lesquelles la cellule nerveuse, dépourvue de son phosphore normal, perd de sa santé, de sa vitalité et devient, selon l'expression technique, insuffisante.

Mais comment administrer le phosphore pour obtenir de bons résultats?

Heiden, Weiske, Samson et d'autres savants; à la suite d'expériences faites sur des cobayes, sur des chiens, voire même des hommes, furent obligés de conclure que les composés de l'acide phosphorique, phosphates ou glycérophos-

phates, passaient à travers l'organisme et se retrouvaient à la sortie du tube digestif en quantité égale à celle que l'on avait pesée à l'entrée. C'est alors que Springer se tourna vers les phosphates végétaux. Il composa avec certaines graines de céréales une tisane qu'il administrait à deux petits chiens; deux autres animaux de la même portée, servaient de témoins. Tous quatre nourris de la même façon, restèrent bien portants, mais au bout de quelque temps, les deux chiens qui avaient pris de la tisane de céréales étaient beaucoup plus vigoureux et, du double, plus grands que les deux autres.

Cette expérience contrôlée et reproduite sous diverses formes, amena ces physiologistes à formuler la loi suivante: « Certains sels minéraux, pour être absorbés par l'organisme humain, doivent être élaborés dans un creuset particulier, et ce creuset c'est le végétal. »

D'après ces données rigoureusement scientifiques, il a été fait une préparation spéciale, le malt phosphaté Pinel, qui contient des phosphates végétaux, dits céréalo-phosphates — les seuls assimilables, comme on vient de le voir — en quantité considérable. Dans ces conditions, le malt phosphaté Pinel devient le seul remède vraiment héroïque de l'arthritisme sous toutes ses formes: rhumatisme, goutte, gravelle, diabète, albuminurie; il est indispensable aux neurasthéniques et aux anémiques et peut être considéré comme le moyen de suralimentation par excellence des personnes de complexion faible et de poitrine délicate. Il n'agit pas seulement en apportant une amélioration plus ou moins durable, mais il guérit, il guérit radicalement, s'attaquant à la source même du mal, et toujours par le fait de remonter le système nerveux. Son action consiste à introduire dans l'organisme environ 1 gr. 50 à 2 gr. par jour de composés phosphorés, assimilables d'une façon certaine. Et, ce n'est que lorsque la composition de la cellule nerveuse est redevenue normale, c'est-à-dire contient exactement la quantité de phosphore qui lui est propre, que le système nerveux a reconquis son activité et que la santé se trouve rétablie. Le temps de la guérison varie suivant l'état de débâcle du système nerveux; dans la plupart des cas, étant donnée l'action énergique du malt phosphaté Pinel, on peut dire que la durée du traitement n'exécède généralement pas trois semaines.

D<sup>r</sup> MAIRE.

P. S. — On peut se procurer le malt phosphaté Pinel dans toutes les pharmacies au prix de 2 francs la bouteille; la quantité nécessaire pour un traitement de trois semaines est de huit bouteilles. Dans tous les pays dépourvus de pharmacie, cet envoi sera fait franco de port et d'emballage contre mandat de 16 francs adressé à M. Pinel, pharmacien, 26, rue Baudin, à Paris.

L'ÉTAGE FAIT... LA POLITESSE



— Monsieur Machin est-il chez lui? LE CONCIERGE, LE SOURIRE AUX LÈVRES. — Oui, monsieur, il vient de monter. Le premier à droite s. v. p.



— Monsieur Chose? LE CONCIERGE TRÈS DIGNE. — Sais pas s'il est chez lui! Montez, c'est au troisième.



— Monsieur Vollet? — Au quatrième! vous essuyerez vos pieds!



— Seriez-vous assez aimable, monsieur le concierge, pour me dire si M. Ballon est chez lui? — .....

DEMANDEZ

Chez tous les libraires, marchands de journaux et dans les Gares

le numéro 35 de

L'ALBUM COMIQUE DE LA FAMILLE

Ce numéro qui contient 100 DESSINS de nos meilleurs caricaturistes est vendu exceptionnellement 5 CENTIMES

L'ALBUM COMIQUE DE LA FAMILLE

Peut être mis entre toutes les mains.

Une merveille de Sonorité Un chef-d'œuvre de Simplicité

La Musique, cet art si doux, a pénétré partout. Les chefs-d'œuvre des Maîtres sont dans toutes les mains. Pour faire mieux comprendre toutes les grâces et tous les charmes de ces œuvres, nous avons voulu mettre à la disposition de tous la Merveilleuse Mandoline Italienne

Description de la Mandoline

Justesse absolue, sonorité superbe, lutherie magnifique sont les titres qui la recommandent à tous. La fabrication italienne garantie par la signature de son auteur LORINZO, de Naples, classe cet instrument à l'égal des mandolines des plus grands prix.

Toute de palissandre et de bois de rose, la caisse admirablement moulée par quinze côtes, cordes montées à mécaniques absolument indéformables, une légèreté extrême que n'exclut pas une solidité à toute épreuve, telles sont les caractéristiques de cette mandoline.

Nous en garantissons la parfaite fabrication, et nous nous engageons à reprendre celles qui ne seraient pas conformes à cette description.

NOTRE PRIME

Avec cette merveilleuse Mandoline, ce que nous pouvons offrir de mieux à nos acheteurs, c'est la "Mandoline sans Maître", méthode



d'une simplicité et d'une clarté hors ligne.

Fruit de dix années de pratique, elle a été ingénieusement conçue par M. J. LETELLIER, professeur distingué, directeur des Mandolinistes Parisiens et de l'Association des Dames Mandolinistes.

La "Mandoline sans Maître" a l'énorme avantage de permettre à tous d'apprendre seul, sans le secours d'aucun professeur, tout l'art de la mandoline, tant l'étude de cet instrument est rendu facile par cet ingénieux système.

CONDITIONS

La Mandoline est livrée avec sa prime, dans la gare la plus rapprochée, pour la somme de Trente-six francs, payable à raison de quatre francs par mois. Rien à payer d'avance. Les encaissements sont faits à domicile par le facteur des postes.

Tous les instruments seront repris dans la huitaine s'ils ne conviennent pas.

AC BULLETIN DE SOUSCRIPTION Je sousigné déclare acheter à MM. les Directeurs de la Librairie Populaire, 48, rue de Lancry, à Paris, une MANDOLINE ITALIENNE, signée Lorinzo, de Naples, accompagnée de la Méthode Mandoline sans Maître, payable à raison de quatre francs par mois, jusqu'à complet paiement de la somme de trente-six francs, prix total. Signature: Profession ou Qualité: Domicile: Département: Gare la plus rapprochée: Prière de remplir le Bulletin de Souscription ci-dessus et de l'adresser, dans une lettre affranchie à MM. les Directeurs de la LIBRAIRIE POPULAIRE, 48, Rue de Lancry, Paris (X<sup>e</sup> Arr.)

POUR MAIGRIR J'ENVOIE GRATIS par lettre fermée le seul moyen efficace, inoffensif et attestations. Ecrire à M. CHARDON 10, Rue St-Lazare, Paris.

HYGIÈNE DE LA FEMME On ne doit se servir pour cet usage (lotions, etc.) que d'un produit sérieux ayant fait ses preuves; aussi recommandons-nous le COALTAR SAPONNÉ LE BEUF, que ses remarquables propriétés antiseptiques, microbicides et cicatrisantes, ont fait admettre dans les Hôpitaux de la Ville de Paris, preuve irrécusable de ses qualités salutaires. LE FLACON 2<sup>fr</sup>, LES 6 FLACONS 10<sup>fr</sup>, DANS LES PHARMACIES. SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS. Exiger sur l'étiquette du goulot du flacon la signature FERD. LE BEUF, en rouge.

Si VOS CHEVEUX sont GRIS ou BLANCS quelle qu'en soit la nuance; en 2 ou 3 jours, ils reprendront leur couleur primitive et naturelle avec l'EXTRAIT DE HENNEE L. ROYER produit absolument inoffensif, ne poissant pas, facilitant la frisure. Envoi 1<sup>er</sup>: grand m<sup>l</sup>, 5<sup>fr</sup>85; petit m<sup>l</sup>, 3<sup>fr</sup>85. Joindre échantillon cheveux ou indiquer nuances. — SALON POUR APPLICATION. L. ROYER, 9, Rue St-Lazare, PARIS.

LIVRE curieux, catal. et échant. 1 fr. 25. E. NEZANT, 19, r. Bichat, Paris.

Guérison assurée de l'ECZÉMA et autres Maladies de Peau par les Produits GRAZIANI, ph<sup>en</sup>, 63, r. Rambuteau, Paris. Envoi contre mandat de 8 fr. 1 litre Dépuratif concentré. 1 pot Pommade spéciale pour 40 jours de traitement. Catalogue illustré GRATIS.

POUR OBTENIR UNE BELLE POITRINE faites usage des Pilules Orientales qui effacent les saillies osseuses du cou et des épaules, développent, raffermissent ou reconstituent les Seins et donnent au Buste, en deux mois environ, un gracieux et durable embonpoint sans grossir la taille. Approuvées par les célébrités médicales, bienfaisantes pour la Santé, les PILULES ORIENTALES conviennent aux tempéraments les plus délicats, aux jeunes filles aussi bien qu'aux dames. — Renommée ancienne et universelle. Marque déposée selon la loi. Le flacon avec Notice: France et à l'Etranger 6<sup>fr</sup>35 (contre remboursement 0<sup>fr</sup>15 en plus). Ecrire à M. J. RATIE, Pharmacien, 5, C-A. Passage Verdeau, PARIS, 9<sup>e</sup> (Renseignements gratuits). Dépôts: BRUXELLES, Ph<sup>en</sup> St-Michel, 15, Boulevard du Nord; GENÈVE, Ph<sup>en</sup> P. Doy et P. Cartier, 12, Rue du Marché.

SI VOS CHEVEUX TOMBENT faites usage du merveilleux PETROLE HAHN Pharmaciens, Parfumeurs, Coiffeurs. PARIS, L. FÉRET, 37 F<sup>o</sup> Poissonnière. LYON, VIBERT, Concessionnaire Général.

POMMADE DERMATIQUE MOULIN Cette Pommade guérit les Boutons, Rougeurs Démangeaisons, Acné, Eczéma, Dartres, Herpes, Hémorroïdes, Pelli-cules, ainsi que toutes les maladies de la peau. Elle arrête la Chute des Cheveux et des Cils et les fait repousser. « Monsieur, votre pommade m'a parfaitement réussi dans plusieurs maladies de la Peau et Eczéma même chronique. D. MONTAIGU, «ex-interne des Hôpitaux « 21, r. Croix-Petits-Champs, Paris. « Monsieur, grâce à votre pom-made, la maladie qui me faisait tant souffrir depuis 2 ans a est guérie et les cheveux sont très bien repoussés. « F. BASSOT, St-Germain-des-Fossés (Allier) ». Se vend au dépôt des PILULES PURGATIVES & DÉPURATIVES MORISON-MOULIN, 2<sup>fr</sup>30 le pot, envoi franco par poste. 30, rue Louis-le-Grand, PARIS, et les bonnes Pharmacies.

EGLISSE PECTORALE L.B. au supériorité de ces petites Pastilles sur autres Bonbons et Pastilles au Goudron est reconnue par tous ceux qui en ont fait la comparaison. La boîte: 60 c. dans les Pharmacies. — Exiger sur la bande qui entoure la boîte la marque L.B.

Véritables PILULES DU D'BLAUD (contre) ANÉMIE, CHLOROSE, PALES COULEURS Nos Pilules se vendent en boîtes de 100 et 200 Pilules, et le nom de l'inventeur est gravé sur chaque pilule. Vente en gros chez A. SOIGRELLI, Paris.